

Sommaire Echos mars-avril 2009

Vie spirituelle

- 120 – Lettre du 14 mars 2009
Sœur Evelyne Franc, Supérieure générale
- 130 – Maison-Mère : Conférence du 25 mars 2009
Père Gregory Gay, Supérieur général
- 140 – Retraite de la Rénovation 2009 : « La mystique vincentienne »
Père Javier Alvarez, Directeur général

Défis actuels

- 210 – Nous n'avons pas besoin des hommes qui construisent des murs, mais de bâtisseurs de ponts
Province d'Autriche
Sœur Roswitha Bauer, Fille de la Charité
- 220 – Au service d'un des esclavages du troisième millénaire
Province de Sardaigne (Italie)
Sœur Ignazia Miscali, Correspondante des Echos

300 Actualité des Provinces

Visite des Supérieurs

- 320- Mère Evelyne Franc et Sœur Blanca Libia Tamayo, Conseillère générale : Visite de la Province de l'Equateur
Sœur Maria Ines Arevalo Estrada, Fille de la Charité

Témoignage des Sœurs

- 331 – Province France-Nord : Elargis l'espace de ta tente
Sœurs Marie-René Cambourieu et Marie-Renée Lelièvre, Filles de la Charité
- 332- Province de Hongrie : Une Fille de la Charité, Sœur Romana, défenseur de l'éducation musicale
Sœur Mary Alice Hein, Professeur émérite de l'Université du Saint Nom

400 - Histoire de la Compagnie

- 400 – *Au temps de saint Vincent ... et Aujourd'hui*
Le pauvre selon saint Vincent
Père Jean Morin, cm
- 410 – *Préparation de l'année jubilaire du 350^e anniversaire de la mort des fondateurs*

- Sainte Louise de Marillac
Sœur Claire Herrmann, Service des Archives

- Deux vies différentes et parallèles, un même destin !
Père Benito Martinez, cm

SR EVELYNE FRANC, SUPERIEURE GENERALE

Lettre du 14 mars 2009

Mes chères Sœurs,

A l'approche de la fête de sainte Louise, et quelques jours après le 75^{ème} anniversaire de sa canonisation (11 mars 1934) je vous retrouve avec joie pour vous assurer de mon union de cœur et de prière à cette occasion et vous offrir une citation de notre Fondatrice, trésor de radicalité et de bon sens teinté d'humour :

« Si l'humilité, la simplicité et la charité qui donnent le support sont bien établies entre vous, votre petite Compagnie sera composée d'autant de saintes que vous êtes de personnes. Mais il ne faut pas attendre qu'une autre que nous commence. Commençons la toute première » (Ecrits, page 530, lettre à Soeur Cécile Agnès, 8 janvier 1657).

Permettez-moi d'ajouter quelques nouvelles de famille à ce message de fête. Je veux d'abord évoquer la visite que j'ai effectuée avec Sœur Blanca Libia Tamayo dans les Provinces de Bogota (Colombie) et de l'Equateur en février dernier. Ce ne sont que des échos trop brefs de riches et belles journées passées en compagnie des Sœurs de ces deux Provinces.

La Province de Bogota célébrait ses 50 ans d'existence et nous avons rejoint les Sœurs dans leur démarche jubilaire, action de grâce pour le passé, claire vision des défis actuels et plan pour les années qui viennent, notamment dans le domaine de la formation vincentienne. J'ai perçu les difficultés nées de la situation politique et admiré le courage des Sœurs qui sont présentes dans des zones où la guérilla reste très active. J'ai réalisé aussi combien l'éruption d'un volcan à Huila en novembre dernier avait ravagé toute une région, détruisant habitations, cultures vivrières et également un collège de nos Sœurs entièrement recouvert de boue et où ne subsiste qu'une grande statue de la Vierge Marie.

Dans la Province de l'Equateur, j'ai été frappée également par la vitalité et l'espérance de nos Sœurs, leur proximité avec les pauvres, le souci qu'elles ont de la formation de leurs collaborateurs. Là aussi, mais sous une forme différente, elles sont affrontées à une situation politique complexe, notamment dans le domaine de l'éducation. Quelques jours avant notre arrivée, le collège de Riobamba, inscrit au patrimoine culturel national, avait brûlé totalement pendant une nuit. Les Sœurs ont réussi à continuer les classes pour leurs 643 élèves du primaire et du secondaire dans d'autres locaux grâce à leur inventivité et à la générosité de la population du lieu.

Je vous demande des prières pour les Provinces de Madagascar et de l'Erythrée. La Visitatrice de Madagascar m'a écrit tout dernièrement, elle m'explique que, si depuis l'année 2002 le rétablissement du pays se faisait sentir, les récents troubles politiques ont déjà anéanti le fruit des efforts entrepris. Elle ajoute que les gens du Sud luttent pour avoir de l'eau et de quoi manger pendant que la lutte politique fait rage dans les rues de la capitale.

En Erythrée, les conséquences de la crise financière mondiale et de la politique du régime en place affaiblissent le pays et compliquent le service que nos Sœurs rendent aux pauvres du pays. Des conteneurs de produits de première nécessité, riz, lait, sucre vont donc leur être envoyés.

Que ces aperçus de la vie des Sœurs dans quelques Provinces fortifient notre « communion interprovinciale » et notre solidarité, qu'ils nourrissent notre prière !

Bonne fête de sainte Louise et bonne fête également de saint Joseph, avec une pensée particulière pour les Sœurs de tous nos Séminaires !

Avec mon affectueux dévouement

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

Père Grégory Gay, Supérieur général

Maison-Mère

Conférence du 25 mars 2009

Mes Sœurs, permettez-moi de commencer en disant que ce jour est un jour pour rendre grâce à Dieu et un jour pour rendre grâce pour chacune de vous qui avez renouvelé vos vœux. Sans le savoir, le monde vous remercie, l'Eglise vous remercie, les autres Religieuses et Religieux qui s'engagent à suivre Jésus-Christ vous remercient, la Famille vincentienne vous remercie et les pauvres, surtout, vous remercient.

Les réflexions que je vais partager avec vous aujourd'hui seront centrées sur quatre points essentiels : le premier point sur la situation mondiale ; le deuxième sur la dimension ecclésiale ; le troisième sur la vie consacrée et le quatrième sur l'Assemblée générale des Filles de la Charité de 2009.

En renouvelant vos vœux aujourd'hui, vous attestez que Dieu est bon et, en même temps, vous manifestez votre volonté d'accomplir Sa volonté dans un monde perdu en lui-même, un monde qui est centré sur lui-même, avide, sourd aux autres manières d'agir. En d'autres termes, un monde qui ne donne à personne, qui n'écoute personne et qui n'aime personne si ce n'est lui-même. La crise économique dans laquelle le monde se trouve est la pire de l'histoire de l'humanité, comme disent les spécialistes. Dans un sens, le monde implore les personnes de bonne volonté d'agir et d'agir d'une manière qui puisse aider à transformer le monde dans lequel nous vivons. Et par l'acte que vous posez aujourd'hui, c'est-à-dire la Rénovation de vos vœux, vous vous engagez dans cette transformation. A la lumière de la foi, toute situation de crise telle que la crise économique mondiale que nous vivons, est aussi un temps de grâce, une occasion de regarder les choses de manière nouvelle, l'occasion d'adopter des styles de vie différents. Ce sont certainement les vœux que chacun de nous sommes appelés à prononcer devant le Seigneur, qui nous aident précisément à vivre ce style de vie différent, un style de vie souvent mal compris par le monde, et qui est pourtant précisément le style de vie dont le monde lui-même a besoin.

Le deuxième point majeur de cette conférence traite du contexte ecclésial et de ce que l'Eglise peut vous dire à propos de ce jour de Rénovation et ce que vous, en réponse, pouvez dire à la communauté des croyants. Cette année, dans l'Eglise, nous célébrons l'année saint Paul.

Il y a deux dimensions de la vie de saint Paul que je voudrais ici faire ressortir. D'abord et avant tout, sa propre conversion personnelle. La scène en elle-même, telle que l'a expliquée Paul ou ceux qui ont transmis l'expérience de la conversion de Paul, est frappante. Nous voyons Paul, fier et plein de zèle au nom du Seigneur, qui persécute la Nouvelle Voie. Mais vient alors le moment où il tombe de son cheval, lui qui était si fort et si puissant, d'une position de domination des autres par ses capacités intellectuelles et sa « prétendue » sagesse revient à lui pour connaître une profonde humilité dans et par cette chute. Il a besoin d'être conduit par d'autres. Il en vient à faire une expérience plus complète du vrai Dieu, mais seulement après s'être vidé de lui-même et après avoir accepté d'être conduit par d'autres. C'est alors que ses yeux s'ouvrent et qu'il peut percevoir la vérité du message de Jésus et la manière précise d'adhérer à la Volonté de Dieu, le Père céleste.

De façon analogue, nous pouvons comprendre les vœux que vous prononcez devant le Seigneur chaque année, comme une manière de vous aider à vous passer de vos grands chevaux, comme une manière de vous laisser conduire par d'autres, et par conséquent, comme une manière de vous aider à avoir les yeux ouverts pour voir clairement la Volonté du Seigneur. La pauvreté est ce don qui vous permet de vous vider de vous-mêmes comme Paul l'a fait en tombant de cheval. L'obéissance est ce don qui vous permet d'être conduites par d'autres comme Paul dans sa cécité. Et la chasteté est ce don qui vous remplit de la puissance de guérison de Dieu en vous permettant de voir clairement la volonté de Dieu dans vos vies.

Le deuxième aspect de St Paul est en relation avec sa mission. Sa mission consistait à être l'animateur spirituel des communautés chrétiennes en les aidant à conserver leur unité dans le Christ, en manifestant leur amour les uns pour les autres et en servant tout particulièrement les plus démunis. Sa lettre

aux Colossiens au chapitre 3, versets 12-17, est l'un des textes où Paul exhorte avec la plus grande éloquence la communauté chrétienne à vivre en totale union au Christ et à leurs frères et sœurs.

« Puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés, revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous mutuellement, et pardonnez si vous avez des reproches à vous faire. Agissez comme le Seigneur : il vous a pardonné, faites de même. Par-dessus tout cela, qu'il y ait l'amour : c'est lui qui fait l'unité dans la perfection. Et que, dans vos cœurs, règne la paix du Christ à laquelle vous avez été appelés pour former en lui un seul corps. Vivez dans l'action de grâce. Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse ; instruisez-vous et reprenez-vous les uns les autres avec une vraie sagesse ; par des psaumes, des hymnes et de libres louanges, chantez à Dieu, dans vos cœurs, votre reconnaissance. Et tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus Christ, en offrant par lui votre action de grâce à Dieu le Père. »

Ce texte de saint Paul est connu comme étant les caractéristiques de la « personne nouvelle », dans lequel le Christ lui-même nous encourage, à travers les mots de St Paul, à tendre vers les réalités d'en haut et non vers celles de la terre. Les vœux que vous prononcez sont les instruments qui vous aident précisément à satisfaire cette demande du Seigneur. Les vœux vous aident à mourir à vous-mêmes et à faire en sorte que votre vie reste cachée avec le Christ en Dieu. (Col 3, 3) Chacun des vœux nous aide à quitter ce qui est ancien et à revêtir ce qui est nouveau.

Le prochain point majeur de cette conférence parle de la vie consacrée et de ce qu'elle a à vous dire en ce jour où vous renouvez vos vœux, sur la manière dont vous pouvez accomplir votre vocation en tant que membres d'une Société de Vie Apostolique parmi d'autres Religieuses et Religieux qui s'engagent à suivre Jésus. La Congrégation pour les Instituts de Vie consacrée et les Sociétés de Vie apostoliques, présidée par notre confrère le Cardinal Frank Rodé, nous a fait le don du document intitulé *Le Service de l'Autorité et l'Obéissance*, une Instruction sur laquelle le Père Javier a réfléchi avec éloquence dans les *Echos de la Compagnie* de septembre-octobre 2008. Il s'agit d'un document très bien écrit qui parle en profondeur de la relation entre autorité et obéissance. Une véritable autorité dans un contexte évangélique doit être comprise en termes de service : le service des autres comme Jésus nous le montre humblement la nuit où Il rassemble Ses disciples pour partager avec eux, en communauté, Son dernier repas. Jésus donne l'humble exemple du lavement des pieds et, juste après, Il nous montre jusqu'où va Son obéissance au Père : jusqu'à la mort.

L'instruction parle clairement de l'obéissance comme étant une manière d'écouter, une écoute avec toute l'intensité possible de manière à entendre la voix de Dieu lorsqu'Il vous parle dans Sa Parole écrite ou dans Sa Parole proclamée dans les événements quotidiens de la vie humaine. Cette écoute ou obéissance a lieu dans le cadre de la communauté ; je cite : « Écouter, en effet, signifie accueillir inconditionnellement l'autre, lui faire une place dans son cœur. De cette façon, l'écoute fait apparaître l'affection et la compréhension, fait comprendre à l'autre qu'il est apprécié et que sa présence et son avis sont pris en considération » (*Instruction*, 20)

En plus de l'écoute du Père dans et par la communauté, l'Instruction explique en quoi l'obéissance en lien avec la mission est importante. Elle dit, et je cite : « On est en mission quand, loin de rechercher l'affirmation de soi, on est avant tout conduits par le désir d'accomplir l'adorable volonté de Dieu » (*Instruction*, 24). L'obéissance à la mission aide à éviter de réduire d'une manière ou d'une autre les efforts aux seuls efforts qui favorisent son propre épanouissement personnel. Les Constitutions soutiennent la position selon laquelle les Filles de la Charité sont appelées à rechercher la vie communautaire, à vivre en communauté « dans et pour la mission. »

Pour être obéissant, c'est-à-dire pour écouter de tout son cœur Dieu dans les différents contextes où Il est présent, chaque Sœur a besoin de libérer sa vie de tout ce qui l'encombre, l'occupe ou la distrait de la possibilité d'écouter attentivement. Le vœu de pauvreté remplit cet objectif et va de pair avec l'obéissance. Une fois libérés de tout ce qui nous encombre, après nous être vidés de nous-mêmes, notre cœur est prêt à aimer plus profondément d'un amour qui vient de Dieu. La pureté de l'amour donné librement aux autres est rendue possible dans et par la chasteté. Un amour chaste nous décentre de nous-mêmes pour nous

mettre en relation avec les autres ; et pour les Filles de la Charité la relation *par excellence* est celle vécue avec les pauvres dans le service que vous leur donnez sans conditions.

Le service donné librement aux pauvres de cette manière aide chaque Sœur à connaître et à aimer plus profondément le Christ présent dans les personnes qui souffrent. En connaissant le Christ, nous pouvons plus facilement L'imiter et exercer dans nos propres vies l'autorité qu'Il a lui-même exercée. Et ainsi nous avons bouclé la boucle : appelés à imiter Son autorité, nous le faisons dans et par l'obéissance ou l'écoute de la volonté de Dieu, libres de tout ce qui encombre nos vies et remplis d'amour, notamment pour les pauvres qui nous représentent le Christ vivant avec qui nous désirons cheminer plus profondément.

Nous arrivons au quatrième et dernier point important de cette conférence qui concerne les Filles de la Charité et votre Assemblée générale en 2009, intitulée « Prophétie et Espérance maintenant et partout ». Dans l'évangile de Marc, Jésus est reconnu comme un grand prophète. C'était quelqu'un qui étonnait les foules par Ses enseignements car Il les enseignait comme quelqu'un qui a autorité. Lorsqu'on étudie les évangiles, il est clair que l'autorité de Jésus, sa crédibilité parmi les gens, devient une évidence en raison de la relation intime entre ce qu'Il dit et ce qu'Il fait, contrairement aux scribes de son temps. Votre Assemblée générale vous appelle à être des prophètes, des prophètes d'espérance dans le monde d'aujourd'hui, et à être crédibles dans vos prises de position prophétiques en tant que communauté, particulièrement lorsque vous donnez le témoignage de votre être-avec les pauvres et du don que vous leur faites de vous-mêmes dans un service d'amour.

Comme je l'ai déclaré en d'autres lieux, je crois que la dimension prophétique que vous êtes appelées à suivre jusqu'au bout, particulièrement lors de l'Assemblée générale et par elle, est une prophétie collective, en d'autres termes, il s'agit de donner ensemble le témoignage de manières de vivre différentes. Cette manière de vivre différente, vous donne crédibilité et confiance parmi les pauvres. Cela est parfaitement réalisé comme dans la Constitution C 27 qui dit que *« pour servir le Christ dans les pauvres, les Filles de la Charité s'engagent à vivre leur consécration baptismale par la pratique des conseils évangéliques de chasteté, pauvreté et obéissance qui reçoivent de ce service leur caractère spécifique. »* Comme vous l'avez entendu dans bien d'autres endroits, vos vœux sont différents des vœux des Religieuses et des Religieux en ceci qu'ils sont orientés, guidés et vécus dans le contexte du service des pauvres.

C'est dans la qualité du service que vous pouvez être prophétiques. Lorsque j'ai commencé cette conférence, j'ai fait allusion au fait que le monde vous remercie même s'il n'en a pas conscience, même s'il ne comprend pas la vie différente que vous vivez comme Filles de la Charité ; mais c'est de cette forme de vie particulière que vous vivez dont le monde a besoin. Et c'est là que les vœux vous aident à être prophétiques. Selon les critères du monde, la qualité de la vie humaine est déterminée par ce que vous avez. Votre vœu de pauvreté dit Non à cela et il dit Oui à la qualité de la vie qui est obtenue par la conscience de qui vous êtes. Le monde est devenu si centré sur lui-même qu'il encourage un sentiment exagéré d'amour de soi qui n'est pas du tout de l'amour mais plutôt une attitude narcissique. Votre vœu de chasteté dit Non à ce genre d'« amour de soi » et il dit Oui au libre don de soi aux autres par amour, un amour qui est sain, qui est source de vie, un amour capable de générer de plus en plus d'amour, en étant nourri par l'amour de Dieu. Le monde dit que vous parvenez à votre accomplissement en faisant vos propres œuvres, et comme nous l'avons dit tout au long de cette conférence, votre vœu d'obéissance dit que vous parvenez à votre accomplissement en faisant les « œuvres » de Dieu, Sa volonté et non la vôtre.

Les Filles de la Charité donnent un témoignage prophétique de ces vœux de pauvreté, chasteté et obéissance vécus dans le contexte de leur service des pauvres. Dans le même temps, les vœux vous aident à être fidèles à votre engagement vis-à-vis des pauvres, en solidarité avec eux, dans l'amour que vous leur portez et votre fidélité à les servir.

Que ce jour reste comme il est, le renouvellement de la vie nouvelle dans un service d'amour généreux des pauvres comme de vraies sœurs qui vivent en communauté. Que Dieu vous donne la grâce d'accomplir ce que vous avez renouvelé aujourd'hui, au cours de chaque jour de cette année nouvelle.

Père Gregory GAY
Supérieur général

"LA MYSTIQUE VINCENTIENNE"

Nous appartenons à une tradition spirituelle initiée par Saint Vincent, qui est arrivée jusqu'à nous sous le nom de "spiritualité vincentienne". Sans aucun doute, ce qu'il a apporté à l'Eglise de plus inédit c'est l'intégration de ces deux pôles : "action" et "contemplation", ou "contemplation" et "mission". Nous parlerons aussi de "mystique vincentienne". Tout cela : ce sont des manières différentes de parler de la même réalité.

*"Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu"*¹. Il me semble que cette phrase si descriptive et si significative exprime bien ce que nous appelons maintenant la "mystique vincentienne". Pour Saint Vincent, il est donc possible et même nécessaire que les Filles de la Charité découvrent Dieu, soient en contact avec Lui, non seulement quand elles sont à la chapelle en prière ou à la célébration eucharistique, mais aussi dans le service, dans la vie, en activité, chez les pauvres et les personnes qu'elles servent. Sous-jacente à cette spiritualité unificatrice, il y a bien sûr, chez Saint Vincent, une expérience personnelle qui est à l'origine, parce que lui, n'était pas un théologien de bureau, mais une personne qui vit dans le réel, avec les pieds sur terre, habitué à réfléchir sur ce qu'il vivait.

Je crois que le film de Jean Anouilh, *Monsieur Vincent*, est une approche du début de cette expérience du pauvre qu'il a peut-être vécue et qui l'a conduit à répéter avec tant de force et de conviction la phrase que nous avons citée précédemment. A un certain moment, dans le film, l'objectif s'arrête pendant de longues secondes sur les yeux de Saint Vincent. C'est un gros plan. Son regard reste fixe, perdu, sans regarder de point concret. Ses mains sont rapprochées. Toute l'attitude nous fait penser qu'il est absorbé par ses pensées ou qu'il vit intérieurement quelque chose de très fort. Tout à coup ses lèvres murmurent et on a du mal à comprendre cette phrase : " *Pardon, Mon Dieu, je ne savais pas, je ne savais pas...*". Pour nous, ces paroles ne sont pas mystérieuses. Nous savons très bien que Saint Vincent vient de faire la grande découverte qui a transformé sa vie. C'est à ce moment-là qu'il comprend, de façon claire, en profondeur, le chapitre 25 de Matthieu : " *chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*". Bien sûr, Saint Vincent le connaissait déjà, il l'avait souvent médité, mais c'est à ce moment-là qu'il lui devient particulièrement lumineux, avec une profondeur et un sens tout à fait nouveaux. C'est une expérience que nous avons dû faire plus d'une fois : un passage d'Evangile ou un psaume que l'on a lu un grand nombre de fois...tout à coup il prend un sens nouveau et sans savoir pourquoi on commence à le comprendre en profondeur. C'est sûrement ce qui est arrivé à Saint Vincent ce jour-là avec Matthieu 25. C'est comme si la foudre était tombée sur lui et il commença à voir la vie d'une manière différente. Si Jésus-Christ s'identifie aux pauvres, cela veut dire qu'à leur service, en travaillant avec eux, on peut rencontrer Dieu. Telle a été la pensée de Saint Vincent et cette simple conclusion l'a conduit à initier dans l'Eglise une spiritualité unificatrice de l'action et de l'oraison. Cette idée a été parfaitement exprimée dans cette phrase que nous avons citée au début : " *Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu*"². La "mystique vincentienne" concerne donc les convictions et les motivations, qui poussent un Vincentien à servir et à évangéliser les pauvres et qui le distinguent d'une personne qui reçoit un salaire.

Pourquoi cette "mystique vincentienne" est-elle importante, pour pouvoir servir les pauvres, et à partir de ce service, pour pouvoir être prophètes dans le monde où nous devons vivre ? Parce qu'on peut difficilement comprendre le service des pauvres et le vivre, si ce n'est à partir de la foi, à partir du signe sacramentel qu'est le pauvre. Cette conviction est essentielle dans une société à caractère horizontal où ce qui compte vraiment c'est l'efficacité. Si une Fille de la Charité n'a pas le souci de vivre et d'agir en partant de la découverte du Christ dans la personne du pauvre, elle risque, à coup sûr, de devenir une simple bienfaitrice; sa manière de vivre évangélique et vincentienne perdra son sens et n'aura plus aucune portée prophétique. C'est pour cela que Saint Vincent insistait tant sur une formule que toutes les Filles de la Charité savent par cœur et qui est une des clés pour comprendre leur identité : Il faut " *se donner à Dieu pour aimer Notre Seigneur et le servir en la personne des pauvres*"³ Toutes les conférences du Fondateur

¹ Coste IX p. 252; Conférence aux premières Filles de la Charité 13 février 1646 sur l'amour de la vocation;

cf. X p.332; X p. 679-680; IX p.5-6; XI p. 33

² Coste IX p. 252

³ Coste IX p. 592

sont pleines de recommandations, d'expressions et de redites dans le sens de la citation précédente. Les Constitutions ont bien repris cette spiritualité vincentienne avec des formules modernes, mais qui répondent à l'intuition géniale de Saint Vincent. Par exemple, l'article 21b affirme aux Filles de la Charité : "*qu'elles doivent, quand les nécessités urgentes du prochain le réclament, savoir quitter Dieu contemplé dans la prière pour le retrouver dans le pauvre*".

Il convient d'insister sur cette mystique du service, cette contemplation dans l'action parce que l'expérience nous dit que, sans ces convictions et ces motivations soigneusement entretenues au sujet du pauvre et du service, les Filles de la Charité finissent par perdre le sens de leur vocation. Quand il n'y a plus que le service, sans la mystique, il y a des Sœurs qui en arrivent à la conclusion que le service qu'elles accomplissent, elles peuvent le faire hors de la Compagnie. D'autres, au contraire, peuvent tomber dans un activisme sans frein ou un professionnalisme qui, peu à peu, efface d'autres dimensions de leur vocation⁴.

SPIRITUALITE VINCENTIENNE = SPIRITUALITE UNIFICATRICE

La spiritualité d'unité d'éléments intégrés, dépasse la dichotomie "espaces sacrés" - "espaces profanes", si bien qu'on en arrive à la conclusion que Dieu se trouve aussi bien dans les uns que dans les autres. Bien sûr, la chapelle est un lieu d'adoration et de rencontre de Dieu, à travers les sacrements, sa Parole, la Communauté qui se réunit en son nom et l'oraison, mais, Dieu se trouve et se manifeste aussi, par conséquent on peut l'y retrouver, dans le monde, parmi les personnes que l'on sert, parmi celles avec qui l'on vit, dans les différentes situations et les événements qui se passent dans la vie, qu'ils soient universels ou locaux. Cette spiritualité d'intégration semble logique, si nous n'oublions pas que Dieu a été le Créateur de tout ce qui existe dans ce monde et que sa Providence est la fenêtre depuis laquelle Il suit tout ce se passe ici-bas.

Entre la chapelle et le monde, il ne peut y avoir beaucoup de séparation. Ce sont bien des lieux différents, c'est évident, mais tous les deux sont nécessaires pour une Fille de la Charité dans le sens que l'un doit conduire à l'autre. Voilà l'unification à laquelle nous invite Saint Vincent : la rencontre de Dieu, dans la chapelle, à travers la prière personnelle et communautaire ou à travers la célébration des sacrements, doit se transformer en énergie pour le service des pauvres. C'est dans ce but, que Saint Vincent recommandait avec insistance aux Missionnaires et aux Filles de la Charité de terminer leur oraison par un engagement concret⁵. La prière mène à la vie, sinon cette rencontre avec Dieu en restera à un niveau superficiel. En revanche, tout ce qui a été vécu dans le service et dans la communauté, les difficultés, les joies, les soucis, les situations différentes, les personnes..., tout cela doit faire partie de la prière : les joies et les réussites pour remercier Dieu, les problèmes et les difficultés pour lui demander sa lumière et sa force; les soucis pour les éclairer à la lumière de la Parole et discerner quelle est sa volonté. On ne doit pas laisser à la porte de la chapelle, ce qui a été vécu dans le service pour qu'il n'y ait aucune interférence dans notre conversation avec Dieu. Par conséquent, les pauvres, le service, la vie de communauté sont à leur place dans la chapelle. Mais, attention, il s'agit d'une conversation, pas d'un monologue, ni d'un moment de tranquillité pour faire le programme de la journée en laissant Dieu de côté.

La spiritualité d'intégration nous fait comprendre qu'il n'existe pas deux expériences de Dieu, mais une seule vécue en deux temps. Par exemple, Moïse rencontra Dieu dans le buisson ardent (cf. Ex 3, 1-14), il le rencontra aussi quand il guidait le Peuple vers la Terre promise. Il n'oublia jamais le buisson ardent, mais le peuple, avec ses besoins, ses exigences et même ses péchés, le renvoyait continuellement à Dieu. Pour Moïse, le buisson et le peuple, chacun d'entre eux lui donna l'occasion de rencontrer Dieu. Pour Saint Vincent ce furent la chapelle et les pauvres. C'est comme cela qu'il l'exprima dans cette phrase archiconnue de "*quitter Dieu pour Dieu*"⁶.

DIFFICULTES QUI EMPECHENT LA RENCONTRE DE DIEU AU MILIEU DU MONDE

⁴ cf. F. QUINTANO, *En fidélité aux origines. Retraite pour les membres de l'Assemblée générale*, "Echos de la Compagnie" Juillet-août 2003, p. 295-296

⁵ Coste XI p. 87-88

⁶ Coste X p. 95 conférences aux premières Filles de la Charité 1^{er} août 1655 sur l'observance des Règles.

Nous pourrions en dire long sur les motifs pour lesquels, à notre époque, il est difficile de trouver Dieu quand on sert les pauvres. Mais, je crois que la plupart de nos difficultés peuvent venir de ces deux sources :

* En dehors des personnes : du contexte dans lequel nous vivons et nous travaillons. La post-modernité nous a apporté une grande méfiance pour tout ce qu'on ne peut ni compter, ni mesurer ou palper. La foi fait partie de ces réalités qui ont été mises en doute. La conséquence la plus claire a été l'affaiblissement de la foi, qui s'est exprimée sous des formes différentes : l'incroyance, l'indifférence et l'agnosticisme. Actuellement, "l'éclipse sociale de Dieu" projette son ombre sur les convictions personnelles et la superficialité qui règne, distrait facilement l'attention vers des choses sans transcendance. Aujourd'hui par exemple, il est relativement facile de se laisser influencer par les commérages des personnages à la mode ou de se laisser prendre aux romans feuilletons de la télévision qui diffusent un chapitre par jour pour produire la dépendance chez les téléspectateurs. Tout cela engendre la superficialité et par là-même, la manipulation.

Par ailleurs la technologie, si présente dans nos sociétés développées, fait apparaître une nouvelle mentalité utilitariste, pragmatique, qui ne s'intéresse qu'à l'utilité des choses. Cette nouvelle mentalité finit par réduire considérablement la capacité contemplative de l'être humain. Par capacité contemplative, nous faisons allusion à la possibilité de l'être humain de dépasser l'aspect utile des choses, de s'interroger sur le sens de certaines situations. Devant un ordinateur ou une voiture moderne par exemple, personne aujourd'hui n'a l'idée de remercier Dieu que, grâce à l'intelligence humaine, qu'Il lui a donnée, l'homme ait pu arriver à ces progrès merveilleux. De même, personne n'a l'idée d'admirer l'intelligence humaine quand elle se met au service du bien. Actuellement, la personne cherche plutôt à connaître le fonctionnement, les possibilités, le prix des choses. C'est la mentalité fonctionnelle qui envahit tout. Les choses sont faites dans un but, c'est vrai, mais elles ont aussi un sens et cela, la culture actuelle ne s'en préoccupe pas, elle ne se soucie que de leur utilité. Eh bien, que nous le voulions ou non, toute cette mentalité nous gagne, nous qui devrions être des contemplatifs dans l'action. Elle peut même nous influencer en nous conduisant à un activisme qui nous empêche de nous arrêter pour réfléchir pour quoi et pour qui nous faisons ce que nous sommes en train de faire.

* Difficultés qui viennent de l'intérieur de la personne. Le consacré qui a choisi de suivre Jésus-Christ de façon radicale et complète, peut cependant trouver en lui des zones athées qui l'empêchent de prendre au sérieux l'ineffable présence de Dieu dans sa vie et dans les événements qui la jalonnent⁷. Il y a quelques années, est paru un livre intitulé "*L'athéisme des religieux*", il a fait scandale parmi les gens d'Eglise. Evidemment, ce livre ne disait pas que les religieux sont athées, mais il affirmait que dans la vie des consacrés il pouvait y avoir des zones où l'Évangile n'avait pas encore pénétré. Eh bien, plus une personne aura, dans sa vie, de zones athées, plus il lui sera difficile d'y percevoir Dieu, de même que dans la vie en général. On peut avoir une foi théorique, basée sur une bonne formation et cependant incapable d'éclairer, de répondre aux questions vitales de tous les jours. C'est dans la vie quotidienne que l'on peut mesurer la force de la foi, et plus concrètement, dans les situations difficiles qui se présentent dans la vie. Elles pourront nous faire souffrir, mais la personne de foi ne perdra jamais la paix, elle ne se laissera jamais envahir par la peur parce qu'elle sait bien sur quoi s'appuie sa foi. " *Aux uns, les chars ; aux autres, les chevaux ; à nous, le nom de notre Dieu : le Seigneur*" (Ps. 19). " *Auprès du Seigneur j'ai mon refuge. Comment pouvez-vous me dire : oiseaux, fuyez à la montagne !*" (Ps. 10).

Evidemment, si l'on n'a pas conscience que Dieu se manifeste par sa providence dans le monde qu'Il a créé, on aura beaucoup de difficultés à déceler la présence de Dieu dans les personnes et dans les situations concrètes.

TROIS VERBES QUI MENENT A LA MYSTIQUE VINCENTIENNE

La contemplation dont nous parlons, n'a rien à voir avec les extases ou avec d'autres manifestations plus ou moins extraordinaires que quelques privilégiés peuvent avoir dans leurs moments de prière. Le contemplatif dans l'action, dans le service, dans la mission, n'est pas quelqu'un qui fait des choses

⁷ cf. J.A. GARCÍA, *Hogar y Taller. Seguimiento de Jesús y comunidad religiosa*, Ed. Sal Terrae, Santander 1985, 139-151.

extraordinaires ou qui est doté de qualités surhumaines, non... Il vit son service (n'importe lequel) bien simplement, en ayant conscience de façon claire qu'il fait la volonté de Dieu. Il sait voir chez les personnes qu'il sert ou avec lesquelles il travaille le reflet de Dieu, même si quelquefois, leurs comportements ne facilitent pas cette perception de Dieu. Quand il se trouve dans une situation inattendue, il sait s'adresser à Dieu pour essayer de découvrir ce qu'Il lui demande. Avec ce service vécu en profondeur, une Fille de la Charité devient une contemplative active. Je pense que c'est ce que Saint Vincent avait dans l'esprit quand il répétait aux premières Sœurs qu'elles devaient trouver Dieu dans le pauvre qu'elles servaient. Maintenant, je vais vous présenter trois verbes qui peuvent faire, du service des pauvres, une véritable rencontre de Dieu.

1. "Voir"

Il y a une différence entre "regarder" et "voir". Par exemple, on regarde une vitrine, un paysage, l'heure à la montre, mais on voit une personne, on voit une situation qui nous préoccupe, un livre ou un film qui nous intéresse. Voir est plus profond que regarder. Souvent, "voir" veut dire comprendre une situation. Dans la mystique vincentienne, voir c'est aller au-delà des sens et des apparences. Savoir voir, par exemple, dans le visage sale et négligé d'une personne quelque chose de plus que la forme physique désagréable que perçoivent les yeux; ou bien dans un groupe qui célèbre la vie dans un climat fraternel, deviner la joie de Dieu. Sans ce saut, il n'est pas possible de capter la vérité profonde des événements et des choses, même si, du point de vue scientifique, psychologique ou social, on donne des interprétations très pointues. Les réalités créées sont des "théophanies" qui peuvent nous parler de Dieu. Si l'on ne va pas jusque là, il n'y a pas de contemplation.

Pour faire cette lecture théologique des choses et des situations, il faut l'intervention du cœur. Dans la lettre aux Ephésiens (1,18), Saint Paul demande " *Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ... ouvre votre cœur à sa lumière*", justement pour voir au-delà des sens. Jésus, dans son Evangile, a su voir au-delà des choses. Ainsi, au sujet des lis des champs et des oiseaux du ciel, il a su remonter à celui qui les habille et les nourrit (cf. Lc 12, 25-28; Mt 6, 26-27). Avec l'homme à la main paralysée, il est arrivé jusqu'au Père qui veut sa libération et celle de toutes les personnes (cf. Mt 12, 9-14; Mc 3, 1-6). Au contact des pauvres, des pécheurs et des exclus, il découvre un Dieu passionné qui défend ses enfants bien-aimés (cf. Mc 2, 13-17; Mt 5, 17-26; 7, 2-17). Du silence de Dieu qu'il a expérimenté sur la croix, il en est arrivé au Dieu qui était au fond de ce silence (cf. Mc 15, 1-47). Afin d'éviter toute incertitude, il n'hésita pas à reprocher aux pharisiens leur entêtement et leur aveuglement pour découvrir la volonté de Dieu (cf. Mt 16, 1...). "*Esprits faux ! L'aspect de la terre et du ciel, vous savez le juger ; mais le temps où nous sommes, pourquoi ne savez-vous pas le juger ?*" (Lc 12, 56).

Nous voyons donc que, pour Jésus, le monde n'a pas été un obstacle à sa contemplation de Dieu, c'était plutôt son lieu d'écoute de la volonté salvifique de son Père. Son cheminement spirituel spécifique ne consistait pas à éviter les bruits du monde pour mieux contempler Dieu, mais plutôt de contempler et d'aimer Dieu en s'y plongeant⁸. C'est exactement le mode d'agir de Saint Vincent. "*Pour cloître les rues de la ville*"⁹ Voilà ce qu'il disait aux premières Sœurs, pour qu'elles comprennent bien le lieu où elles devaient chercher et contempler Dieu.

2. "Adorer"

Si une Fille de la Charité se demande pourquoi elle sert les pauvres et en réalité, qui sont les bénéficiaires de son service, d'une manière ou d'une autre, la réponse fera forcément apparaître Dieu. Le premier sentiment qui doit naître dans le cœur d'une Fille de la Charité qui vit cette rencontre est un sentiment d'adoration. "*Retire tes sandales, car le lieu que foulent tes pieds est une terre sainte !*" (Ex 3, 5), voilà ce que Dieu a dit à Moïse au mont Horeb, pendant qu'il gardait son troupeau de moutons. Les Constitutions disent la même chose quand elles parlent de servir les pauvres avec "dévotion" (cf. C. 10 b). C'est le sentiment naturel qui nous envahit en nous trouvant avec le Seigneur. Cette expression des Constitutions a beaucoup de sens parce que, sans cette attitude, toute rencontre avec Dieu risque de se banaliser, de devenir un simple service social. Il est plus difficile de décrire comment doit se vivre cette rencontre dans le service des pauvres : par une attitude visiblement humble ou avec l'assurance de celui qui

⁸ cf. J. A. GARCÍA, *En el mundo desde Dios*, Ed. Sal Terrae, Santander 1989, 107-120).

⁹ Coste X p. 661; Conférence aux Filles de la Charité du 24 août 1659 sur la perfection nécessaire aux Sœurs des paroisses.

se sait envoyé par Dieu? Peut-être que, dans les Constitutions, les quatre mots qui accompagnent le service fait avec dévotion, peuvent en quelque sorte, décrire ce service fait avec dévotion : la compassion, la douceur, la cordialité et le respect (cf. C. 10 b). Il convient de méditer personnellement chacun de ces mots, avec soin, avec attention, parce que, avec la conscience de la présence du Seigneur, ces quatre sentiments conduisent sans aucun doute à cette attitude d'adoration ou de dévotion.

Cette rencontre consciente produit, en outre, la joie, la confiance, le dévouement inconditionnel, le bonheur. C'est-à-dire que, la Fille de la Charité qui vivra son service (n'importe lequel), consciente de faire la volonté de Dieu, ressentira probablement ce que nous venons d'énoncer. La raison est assez convaincante : il semble impossible d'entrer en contact avec Celui dont nous sommes l'image par amour, avec Celui dont nous procédons en tant que créatures nées de son amour, sans que cela fasse naître en nous des sentiments de reconnaissance, de joie, de confiance, avec le désir de lui consacrer notre vie. C'est sûrement quelque chose de semblable qui a dû arriver à Paul quand, même au milieu des persécutions, des bastonnades et des dangers mortels, il ose interroger : "*Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?... J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits... ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu*" (Rm. 8, 31-39). Aux Philippiens, il leur recommande avec insistance, "*Soyez toujours dans la joie du Seigneur; laissez-moi vous le redire : soyez dans la joie*". (Ph. 4, 4). Nous pouvons nous faire la réflexion suivante, si dans le service (n'importe lequel), une Fille de la Charité ne vit pas avec joie, dans la confiance, pleine de bonheur : alors qu'elle s'interroge sur son service, comment le réalise-elle? Est-ce qu'elle y rencontre Dieu et le reconnaît comme tel?

3. "S'engager"

Dieu agit toujours comme un tremplin : la personne qui Le rencontre, par le fait même se sent invitée à travailler pour son Royaume. Ce "Royaume de Dieu" peut être la source de tant de joie que cela conduit à tout vendre pour le conserver, selon ce que nous lisons dans l'Évangile (Mt. 13). Que voulons-nous dire avec tout cela? Que le service, quand il est bien fait, non pas du point de vue professionnel, mais selon le mode vincentien, engage toujours de plus en plus, et s'améliore peu à peu. La raison est assez claire : dans le service on découvre le Dieu qui aime passionnément les pauvres et les exclus; cette découverte encourage avec force la Fille de la Charité à continuer à accomplir ce que Dieu lui demande, parce que précisément, c'est là le sens de sa vie. Plus elle se donne au service, plus elle découvre Dieu; plus elle découvre Dieu, plus lui vient la force pour servir les pauvres. Là est toute la différence entre une Fille de la Charité et une professionnelle. Celle-ci peut faire le même travail et être aussi efficace et même plus qu'une Fille de la Charité, mais le mobile est différent. Pour une professionnelle, le mobile peut être le salaire, et/ou seulement le sentiment d'être utile. Le mobile d'une Fille de la Charité c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu, ce qui donne à sa vie une fécondité beaucoup plus grande "*Données à Dieu... Pour le service du Christ dans les pauvres*" nous lisons cela dans le II^e chapitre des Constitutions. Évidemment, ce mobile ne repousse pas les gratifications humaines que toute Fille de la Charité peut recevoir dans le service. Mais, le mobile essentiel de sa vie ne peut être autre que Jésus-Christ.

QUELQUES MOYENS POUR RENFORCER LA CONTEMPLATION VINCENTIENNE

* Le premier me vient du statut 4 qui demande aux Filles de la Charité que, chaque jour, au moment prévu par le Projet communautaire, elles relisent leur vie pour découvrir l'action de l'Esprit en elles, pour rendre grâce à Dieu et pour vérifier leur fidélité. Ce Statut est nouveau. Il a été reformulé à partir de ce que disaient les Constitutions de 83 au sujet de l'examen particulier et général, qui se centraient plutôt sur une révision de conduite. Les Constitutions actuelles ont une autre portée : il s'agit de se comprendre soi-même comme un don de Dieu, comme quelqu'un qui vient de l'amour de Dieu et qui est constamment sous l'action de l'Esprit. Ceci est beaucoup plus profond que de se centrer sur les œuvres, sur les attitudes et sur le comportement. C'est se regarder soi-même comme un don de Dieu, fait à son image, de ses mains. Cet exercice de contemplation auquel nous invite le Statut 4 produit sans aucun doute, la confiance, la joie, l'espérance, une assurance qui nous conduit à faire la même expérience que Saint Paul : "*Je sais en qui j'ai mis ma foi*". Ceci est vrai, même si on constate des défauts et des déficiences. Être contemplatif pour sa vie ou, comme nous le dit le statut 4 "*elles relisent leur vie pour découvrir l'action de l'Esprit*", c'est une bonne école pour arriver à l'être pour tout le reste, la vie, l'action, les pauvres.

Le statut dont nous parlons invite les Filles de la Charité à "relire leur vie" et à la voir sous l'angle de la fidélité. Voilà un autre exercice de prière qui peut nous aider ensuite à contempler Dieu au milieu de

la vie et du monde. Il est encore possible de prier avec son histoire personnelle, elle fait partie de la vie, on peut le faire en mode de fidélité. Evidemment, cette fidélité ne se réfère pas à la fidélité personnelle (bien souvent nous sommes infidèles), mais à une autre plus profonde : celle de Dieu. Elle est beaucoup plus importante que la nôtre. Nous pouvons même remarquer que la nôtre s'appuie sur celle de Dieu. La relecture de notre passé, nous fera comprendre que Dieu a toujours été là, à tous les moments de notre vie : dans les bons moments, pour nous inviter à la joie, au bonheur et à la fête; dans les moments difficiles et durs, pour nous encourager à lui faire confiance. A partir de cette fidélité de Dieu, on peut alors réviser la nôtre.

Notre avenir aussi peut être l'objet de notre prière. Quelquefois, l'avenir fait peur, quelquefois il nous donne de l'espoir, presque toujours il provoque de l'incertitude. Prier l'avenir consiste à le présenter à Dieu et à ne pas oublier que nous sommes appelés à le vivre (quel qu'il soit) non pas seuls mais avec Lui. Le *Cantique des Créatures* de Saint François d'Assise est un bel exemple de quelqu'un qui a su contempler sa vie et la vie en général à partir de Dieu.

Un second moyen pour renforcer cette contemplation vincentienne, je le vois dans la vie de Saint Vincent après sa conversion. Face à des situations de pauvreté et de souffrance des marginalisés de son temps, nous savons jusqu'à quel point Saint Vincent éprouvait de la tristesse et de la préoccupation et en même temps il se sentait fortement poussé à lutter pour améliorer le sort de ceux qui souffraient. C'est ce que nous voyons dans les textes suivants : "*Les pauvres qui ne savent où aller ni que faire, qui souffrent déjà et qui se multiplient tous les jours, c'est là mon poids et ma douleur*"¹⁰. Nous avons aussi cet autre texte qu'il a écrit au moment des guerres désastreuses de 1655 : "*La guerre est par tous les royaumes catholiques : guerre en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Suède... l'Angleterre, on sait l'état déplorable où elle est. Guerre partout, misère partout. En France, tant de gens souffrent ! O Sauveur ! ô Sauveur ! si, pour quatre mois que nous avons eu ici la guerre, nous avons eu tant de misère au coeur de la France...que peuvent faire ces pauvres gens des frontières, qui sont dans ces misères depuis vingt ans ?*"¹¹ Voici un autre texte, dans une tonalité différente, mais qui reflète la sollicitude de Dieu : "*Dieu aime les pauvres, et par conséquent, il aime ceux qui aiment les pauvres ; car, lorsqu'on aime bien quelqu'un, on a de l'affection pour ses amis et pour ses serviteurs*"¹². Saint Vincent s'exprime ainsi parce qu'il a senti le rejet de Dieu face aux multiples situations bloquées qui font souffrir, qui avilissent l'être humain. En même temps, il a entendu son invitation à faire disparaître la pauvreté. Saint Vincent a aussi saisi la complaisance et l'approbation de Dieu quand quelqu'un s'occupe de ses préférés, les pauvres.

Selon cette logique de Saint Vincent, il est possible de contempler Dieu au milieu du monde et dans le service concret des pauvres. Toutes ces situations pénibles, d'abus, de mauvais traitements, de mépris, de violences de toutes sortes, que nous reflètent les informations de la télévision, de la radio ou des journaux..., ou même dans notre propre service, Dieu ne peut que les rejeter et les condamner. En revanche, les situations où l'on peut voir les bons sentiments : l'amour, le service gratuit, la vie..., Dieu les approuve, les accepte, se réjouit à leur vue. Voici une manière de contempler la vie et d'alimenter à partir de l'activité, le feu du service des pauvres. Il convient donc que dans toute situation, face à un événement, avec toutes sortes de personnes, une Fille de la Charité prenne l'habitude de s'interroger sur ce que Dieu veut lui dire, et quelle doit être sa réponse. C'était la méthode de discernement de Saint Vincent, elle peut être aussi la nôtre.

* Un troisième moyen d'accès à la contemplation vincentienne, c'est la prière, de la manière suivante. Quand une Fille de la Charité travaille et fait bien son service dans une perspective vincentienne (nous ne parlons pas ici du point de vue professionnel), dans son activité (n'importe laquelle), elle trouve Dieu. Cette rencontre est toujours bénéfique pour elle, même s'il s'y trouve des difficultés. C'est comme cela que nous devons interpréter l'article 16 b des Constitutions. Il nous suggère qu'un service fait de façon vincentienne, nourrit la personne plus qu'il ne la fatigue. La raison en est claire : il nourrit parce que le service, dans sa réalisation produit la rencontre avec Dieu. Je suis convaincu que celle qui, habituellement, de façon spontanée, sait mettre Dieu comme premier destinataire de son service des pauvres, elle ressentira

¹⁰ Extrait de P. COLLET, *La vie de Saint Vincent de Paul*, t. I, Nancy 1748, p. 479.

¹¹ Coste XI p. 200-201 Répétition d'oraison du 24 juillet 1655

¹² Coste XI p. 392 Extrait d'entretien sur l'amour des pauvres Janvier 1657

beaucoup moins la nervosité et le stress. En outre, son service sera une source de joie, de confiance pour la même raison dont nous venons de parler.

Voilà le chemin de la mystique vincentienne, mais, cela ne s'improvise pas, cela se prépare dans la prière. Evidemment, il s'agit d'une prière intense et profonde, sinon il n'y a pas de ressort qui pousse à la contemplation dans l'action. Si cette prière n'est pas vraiment intérieure, elle ne conduira pas non plus au prophétisme, et là il ne s'agit pas tant du temps mais plutôt de l'intensité. La prière superficielle sert à tenir un certain temps, mais elle ne donne pas l'expérience de Dieu, elle ne transforme pas la personne de l'intérieur, elle ne la conduit pas à la rencontre de Dieu dans la vie. La prière vraiment intérieure finit toujours par transformer la personne, autrement dit, Dieu finit toujours par conquérir la personne intérieurement : sa tête, son cœur, ses mains. La tête, parce que peu à peu on assimile les critères et les valeurs évangéliques opposés à ceux du monde. Le cœur, parce que l'amour des pauvres, des Sœurs et de Dieu grandit et peu à peu, envahit pour Jésus-Christ, toute l'affectivité profonde de la personne. Enfin les mains, parce que l'amour authentique a besoin de s'exprimer dans des œuvres de service et d'évangélisation.

L'article 21 des Constitutions a très bien exprimé cela :... l'oraison quotidienne est un des temps forts de la journée..., les Filles de la Charité ne peuvent subsister si elles ne font oraison..., il faut des temps de silence..., Dans l'oraison quotidienne la Fille de la Charité grave l'image de Jésus-Christ dans son cœur, dans son esprit et sur la rétine de ses yeux pour le reconnaître ensuite dans le service qui lui a été confié. C'est le visage de Jésus-Christ contemplé dans deux activités différentes, mais qui ont des liens entre elles: la prière et le service.

Javier Álvarez, *directeur général*

Défis Actuels

Province d'Autriche

Nous n'avons pas besoin des hommes qui construisent des murs,
mais de bâtisseurs de ponts

« Aïmons Dieu, mes frères, aïmons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieurs d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. ... nous devons bien prendre garde ; car il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bïne composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand ce vient au fait et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court Non, non, ne nous trompons pas: Totum opus nostrum in operatione consistit ». (SV XI, 40-41)

En 1948, les Filles de la Charité de la Province ouvrent à Graz un Jardin d'enfants qu'elles mettent sous le patronage de la Sainte Vierge et y accueillent une centaine d'enfants.

En mai 1966, pour répondre à de nouvelles normes, le Jardin d'enfants devient école maternelle et comporte 4 classes.

17 ans après, les Sœurs ouvrent une classe spécialisée pour 15 enfants handicapés.

Au cours de ces dernières années, en raison de l'évolution de la société, les Sœurs accueillent de plus en plus d'enfants de différents pays. Les Sœurs doivent répondre à de nouveaux défis pédagogiques et sociaux.

Aujourd'hui, les Sœurs accueillent 125 enfants de 34 nationalités différentes, répartis en 5 classes. 80% de ces enfants ont une autre langue maternelle que l'allemand : situation qui pose de nombreux problèmes :

- Un grand nombre de migrants d'origines différentes (*parents ayant quitté leur pays dans des conditions dramatiques à cause de la guerre ou de persécutions, familles ayant fui la pauvreté pour offrir à leurs enfants un meilleur avenir, en attente d'un permis de travail*). L'avenir incertain pour un grand nombre de ces demandeurs d'asile engendrent des dépressions et rend la communication difficile car beaucoup d'entre eux ne voient pas la nécessité d'apprendre la langue allemande.

- Les familles de langue allemande inquiètes devant cette situation, craignent que l'on favorise d'abord les enfants « étrangers » et que les leurs ne bénéficient pas d'un enseignement de qualité.

Les Sœurs sont sans cesse confrontés à ce genre de questions et doivent trouver des réponses adéquates

Est-il vraiment facile de parler d'un seul monde lorsque les mondes, les langues, les systèmes d'éducation sont différents ? Nous-mêmes sommes immergées dans cette situation conflictuelle. Comment relever ce défi au quotidien ?

Pour réussir une bonne intégration, nous pensons qu'il est nécessaire de :

*** Percevoir l'étranger comme une richesse et non comme un danger**

Pour beaucoup d'enfants, l'intégration dans le Jardin d'enfants est facilitée par l'engagement du personnel d'origine étrangère favorisant ainsi le mélange des cultures. La prise en compte de la langue maternelle donne une certaine familiarité à ce nouvel environnement. Les différences culturelles des enfants sont exploitées dans les domaines les plus variés comme la culture, la nourriture, l'habitat, les relations humaines, les loisirs. Notre but est d'éveiller l'intérêt pour les différences. Pour cela le travail avec nos collaborateurs étrangers est essentiel. Ils intègrent dans le programme au quotidien des chants, des

jeux et des danses de différents pays. Ainsi, les enfants de langue allemande apprennent des chansons russes ou turques, ce qui éveille en eux un intérêt pour d'autres langues. Pendant les jeux, des enfants interrogent « Dans ta langue, comment dit-on « voiture », comment compte-t-on jusqu'à 10 ? » Cette spontanéité des enfants montre comment on construit des ponts interculturel

*** Respecter d'autres manières de penser que la sienne**

La tolérance est la condition préalable pour accueillir positivement des façons de penser, des religions ou des nationalités différentes. Quand il s'agit de questions éthiques, religieuses ou culturelles, les gens réagissent d'une façon particulièrement sensible parce qu'il est question des racines de leur identité. Tout d'abord, il faut vaincre la peur de l'inconnu, cultiver la confiance, aller du *moi* au *toi*, ne plus être *l'un à côté de l'autre* mais *ensemble*. Beaucoup de familles se sentent dépassées par ce défi. En plus du travail pédagogique, notre mission éducative est de soutenir les familles des enfants.

Un domaine particulièrement sensible est celui de la religion et des fêtes religieuses. La cohabitation de différentes religions pose un défi : est-il possible de faire quelque chose ensemble ? Le cardinal König disait : « *Lorsque j'étais jeune, je ne connaissais les autres religions que par les livres. Maintenant les différents partenaires du dialogue interreligieux sont nos voisins et collègues. Chacun doit se demander ce que cela signifie être catholique parmi tant d'autres croyants. C'est une des grandes questions du 3ème millénaire* ».

Engagées dans un établissement catholique, nous veillons à développer l'estime et l'encouragement aux relations inter-religieuses. Nous offrons également aux enfants des propositions qui ouvrent à la foi chrétienne, les familiarisant avec Jésus, l'histoire de sa vie et de l'amour de Dieu pour les hommes. Nous célébrons les fêtes et les traditions chrétiennes tout en reconnaissant les richesses des autres fêtes religieuses. Nous visitons différents lieux de culte. Il importe que chacun soit bien ancré dans sa religion car, ainsi, il est possible de vivre sa foi et de s'ouvrir aux autres croyants.

Pour bien se comprendre et s'estimer, l'apprentissage de la langue tient un rôle important. Pour les enfants qui ne sont pas d'origine allemande, il est important qu'ils maîtrisent bien leur langue maternelle, base essentielle de l'apprentissage d'une autre langue ; chez nous : l'allemand. Pour cette raison, les parents doivent aussi utiliser leur langue maternelle avec leurs enfants. Cependant nous leur proposons des cours dans lesquels l'allemand est enseigné de façon ludique, ce qui leur permet de communiquer avec d'autres parents. Par contre, pour les informations et les entretiens importants, nous faisons appel à des interprètes. Des parents, dont les enfants ont fréquenté notre Jardin d'enfants, acceptent d'assumer volontairement ce rôle d'interprète. Pour beaucoup, c'est une façon de remercier de ce que nous avons fait pour leurs enfants.

Notre travail permet de contribuer à une culture de la paix et de témoigner aux enfants et aux parents : « même si nous sommes différents, nous sommes tous voulus et aimés par Dieu ».

En guise de conclusion, voici un poème de Derya Tunc :

Tu dis : « ce n'est pas mon pays » et je me demande : « où est ma patrie ? »

Tu penses que je ne parle pas bien l'allemand mais quelle langue parles-tu bien ?

Tu maugrées toujours contre nous mais nous connais-tu bien ?

Vous pensez que nous voulons vos logis et vos emplois mais tout ce que nous voulons est vivre en paix

Tu penses... Vous pensez...

Pourquoi ne pensons-nous pas la même chose ?

Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement vivre ensemble en paix ?

Sœur Roswitha BAUER
Fille de la Charité

Défis actuels

Province de Sardaigne (Italie)

Au service d'un des esclavages du troisième millénaire

Le trafic de personnes humaines

En ce début de troisième millénaire, notre société doit prendre conscience qu'existe encore une terrible plaie sociale : la « traite » de personnes humaines, nouvelle forme d'esclavage qui ne respecte aucun droit humain. Cette réalité est faite de violence, d'intimidation, de domination, d'abus des personnes. Hors des limites du temps et de l'espace, elle réduit inexorablement la personne humaine à l'état de chose et d'objet de consommation. La femme est transformée purement et simplement en un objet de consommation pour le plaisir de quelques-uns. Elle devient capital financier pour ces associations criminelles, instrument de satisfaction égoïste pour les clients. Privée de sa dignité, elle est victime d'un trafic. La traite des personnes humaines est une « industrie » qui détruit physiquement et affectivement ses victimes.

Après avoir espéré un avenir meilleur pour elles et leur famille, les femmes, victimes de prostitution, se retrouvent, en fait, privées de tous droits élémentaires fondamentaux : violées dans leur dignité, leur identité et leur féminité, frustrées de leur droit à la vie, à la sécurité, et au bonheur, soumises à des conditions de travail dégradantes, exténuantes et dangereuses, elles ne disposent pas de statut juridique et sont contraintes, par la menace et les mauvais traitements, à un état de totale dépendance à l'égard de criminels sans scrupule.

Les Filles de la Charité de la Sardaigne au service de ces femmes blessées

Quand ces jeunes femmes arrivent dans les maisons d'accueil des Soeurs, elles manifestent des signes de déséquilibre psychique et psychologique. Leur moyen d'autodéfense s'exprime par des réactions violentes de colère ou d'arrogance, signes d'une grande vulnérabilité ; le tout accompagné d'un sentiment de culpabilité, de honte et d'humiliation pour ce qu'elles ont vécu : elles se sentent toujours esclaves et marginalisées ; la solitude et un sentiment d'abandon les accompagnent longtemps. Au début, étant donné leur peu d'estime d'elles-mêmes, elles ne manifestent aucun signe d'intérêt particulier, se révélant plutôt apathiques et sans désir, quelques-unes arrivent même à se haïr et à désirer la mort. Cette année, une jeune fille, arrivée chez nous, a tenté trois fois de se suicider.

Se sentant jugées et culpabilisées par le monde qui les entoure, elles ont un énorme besoin de se sentir valorisées mais elles n'arrivent pas à retrouver la confiance en elles ni dans les autres. Ayant leur personnalité brisée, elles ont perdu le sens de leur propre dignité et la capacité de respecter les règles les plus élémentaires de la vie en commun. Il leur est impossible de reconstruire rapidement leur identité. Il faut beaucoup de temps pour leur permettre de s'intégrer au niveau social, professionnel, culturel et spirituel. Notre mission est de les accompagner pour les aider à retrouver leur capacité de vivre en renouant des relations constructives avec les autres, surtout avec la famille, et en essayant de les réintégrer dans le monde du travail. En retrouvant une place dans la société, elles peuvent régulariser leur situation civile, procurant les dossiers nécessaires soit pour trouver un logement, soit pour retourner au pays d'origine.

Projets mis en place par la Province : trois Maisons d'Accueil où ces femmes blessées sont accueillies successivement

1.- A Nulvi : la maison « de fuga » (fuite)

C'est le premier lieu d'accueil pour ces jeunes femmes qui fuient leur « poste de travail ». Elles y reçoivent un premier soutien pour se rééquilibrer, se soigner et faire les démarches auprès de la Police.

Comment arrivent-elles chez nous ? Grâce aux **Equipes de la rue** (Unità di strada).

A Cagliari, à Sassari et à Olbia, les Equipes qui travaillent dans la rue constituent la première possibilité d'approche des jeunes femmes prostituées.

Des collaborateurs laïcs, protégés par la Police, les rejoignent la nuit, là où, transies et dénudées, elles attendent leurs clients. Ces équipes leur offrent un contact humain et personnel, une écoute, leur proposent diverses solutions à leurs problèmes et l'adresse de la Maison de « Fuga » où des Sœurs les accueillent.

Ces jeunes femmes qui ont vécu tant d'humiliations et de frustrations ont besoin de guérison intérieure faite de compréhension et de miséricorde. Les équipes de travail dans la rue ne les jugent pas, ne les condamnent pas, mais les accueillent telles qu'elles sont et s'efforcent d'adoucir leurs blessures et leur rendre confiance et espérance. Dans ce monde si douloureux de la « Traite », ces femmes interpellent les Equipes de travail dans la rue et leur demandent d'être un signe visible de la présence de Dieu, de leur faire entrevoir un autre horizon. Elles demandent d'être à leur égard des experts en humanité afin de faire émerger le vrai chef d'œuvre de Dieu caché sous leurs pauvres apparences en ruines.

2.- A Flumini de Quartu : une maison d'accueil (une ex-colonie de vacances)

A Flumini de Quartu, ville à la banlieue de Cagliari, le Centre « Sainte Louise » fonctionne comme second accueil : là, les jeunes femmes, venant de la « Mmaison de fuga » de Nulvi, poursuivent un projet éducatif dont le but final est une préparation professionnelle ou culturelle et l'insertion dans le monde du travail.

3.- A Cagliari : une autre maison d'accueil

Cette année, cette maison d'accueil à Cagliari compte 5 jeunes mamans. Nous recevons de plus en plus de demandes de la part de femmes enceintes, dont plusieurs de nationalité africaine, qui font preuve d'énergie et de ténacité impressionnantes : de toutes leurs forces, elles refusent l'avortement. Pour défendre leur bébé, elles trouvent le courage de fuir leur persécuteur tout en connaissant les risques et les difficultés qu'elles encourent. (Actuellement, dans la maison d'accueil de Nulvi, une jeune femme attend aussi un bébé).

Depuis deux ans, les Sœurs accompagnent aussi des femmes étrangères réduites à l'état d'esclavage pour des raisons de travail ou de famille. En Sardaigne, ces situations se multiplient actuellement : des femmes, trahies par leurs concitoyens, arrivent sur des lieux de travail où elles sont seules et subissent des violences physiques, psychologiques, sexuelles et reçoivent même des menaces pour leur famille restée au pays. Contraintes de travailler jusqu'à 16 - 17 heures par jour sans rémunération, elles sont logées dans des taudis, sans fenêtre et sans lumière. Leurs seules relations sont celles avec leurs patrons qui les traitent durement et ne leur donnent qu'un repas par jour.

Le Pape Jean-Paul II a lancé de fréquents appels nous sollicitant à prendre conscience des nouveaux défis et des nouveaux champs d'action que la société d'aujourd'hui pose à l'activité évangélique de l'Eglise. A diverses occasions, il a dénoncé la traite des femmes et des enfants par abus sexuel, la qualifiant de problème particulièrement odieux de notre société en raison de la violation des droits et de la dignité de la personne humaine ; il a encouragé à s'engager avec zèle dans ce domaine :

« En effet, à notre époque, - disait-il - nombreux sont les besoins qui interpellent la sensibilité chrétienne..... Les chrétiens qui regardent ce tableau doivent apprendre à faire un acte de foi dans le Christ et à déchiffrer l'appel qu'Il lance à partir de ce monde de la pauvreté... C'est l'heure d'une nouvelle 'imagination de la Charité' qui se déploierait non seulement à travers les secours prodigués avec efficacité, mais aussi dans la capacité de se faire proche, d'être solidaire de ceux qui souffrent. » (Novo Millennio Ineunte n° 50)

« Qui peut nier - dit encore le Pape Jean-Paul II - que les victimes de ce crime ne soient pas souvent les membres sans défense les plus pauvres de la famille humaine, les derniers parmi nos frères ? » (15.05.2002)

Sœur Ignazia MISCALI
Correspondante des Echos

Visite des Supérieurs

Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
et Sœur Blanca Libia Tamayo, Conseillère générale

Visite de la Province de l'Équateur
16 au 21 février 2009

" Dieu est un abîme de tendresse, Il se manifeste à travers des faits concrets, Il sait le jour et l'heure".

C'est ce moment que Dieu choisit pour la première visite de Notre Mère à la Province alors que la Province vient de vivre un moment de grandes épreuves : disparition du collège "Saint Vincent de Paul" de Riobamba, qui a brûlé; agitations dans le pays en raison de la crise financière mondiale; politique du gouvernement hostile à l'égard de l'Eglise. Au milieu de cette situation, la Province accueille le passage de Sœur Evelyne Franc et de Sœur Blanca Libia comme étant celle de Dieu.

Quand la date fut fixée, toute la Province se prépara à recevoir la visite dans la joie et la prière. Après un long voyage de 22 heures, Notre Mère et Sœur Blanca Libia arrivent le 16 février à minuit sur le sol équatorien. La Visitatrice, Sœur Piedad Rojas, et les membres du Conseil provincial sont à l'aéroport pour accueillir la représentante actuelle de sainte Louise de Marillac et lui souhaiter la bienvenue, Mère Evelyne étant pour nous la garante de la continuité d'un premier amour depuis la fondation.

Le lendemain, les Sœurs de la maison provinciale sont impatientes de connaître Notre Mère. Au cours de l'Eucharistie de bienvenue, le Père Edmundo Burbano, Directeur Provincial dit : *"La visite de Sœur Evelyne en Equateur nous donne beaucoup la joie, sa présence, c'est le cœur d'une mère qui retrouve ses filles, la voix qui soutient dans les moments difficiles et douloureux, la parole qui reconforte et encourage à continuer à lutter, le geste prophétique qui invite à travailler sans faiblir à l'œuvre de la libération des pauvres.*

Puis les Sœurs de la maison provinciale souhaitent la bienvenue à Mère Evelyne et à Sœur Blanca Libia. Dès les premiers instants, nous apprécions leur simplicité et leur gentillesse.

Cette première journée est réservée :

- au Conseil provincial : échanges, rencontres personnelles avec chaque membre de la Curie, etc.

- au Séminaire : les 8 jeunes Sœurs disent à Notre Mère : *"En vous, nous sentons que c'est sainte Louise qui vient nous voir, comme elle le faisait avec ses premières Sœurs."* Sœur Evelyne leur répond et les invite à parler de leur expérience. Après avoir écouté chaque Sœur, elle souligne quelques points importants pour la formation.

Le 18 février au matin, Monseigneur Nestor Herrera, (ancien président de la Conférence Episcopale Equatorienne, Evêque de Machala) préside l'Eucharistie et dit : *"Ma Mère, votre visite est, pour nous, une invitation à grandir dans l'amour de Dieu et de nos frères et soeurs. Que votre passage en Equateur stimule les Sœurs de la Province dans leur mission et leur témoignage fraternel ».*

Ensuite, Notre Mère rencontre les Sœurs Servantes. La Visitatrice introduit ce temps : *"la première expression qui me vient du fond du cœur, c'est pour remercier Dieu à cause de votre présence parmi nous, chère Sœur Evelyne, pour la première fois en terre équatorienne. Les premières Filles de la Charité, qui venaient de la terre des Fondateurs, arrivèrent en 1870. Elles durent surmonter beaucoup de difficultés. Actuellement dans la Province, nous sommes 391 Sœurs, bien engagées au service des pauvres, dans l'éducation, la santé, la pastorale sociale et missionnaire. Il y a 55 communautés locales. Nous vous recevons avec joie, reconnaissance, enthousiasme et espérance".*

Après ces quelques mots, Sœur Evelyne souligne quelques points essentiels de la mission de la Sœur Servante en tant qu'animatrice de la communauté locale. Son message est précis, évangélique et vincentien, il est suivi d'un échange avant le déjeuner.

Puis, elle rend visite aux Sœurs aînées de " l'Oasis Marillac" où elle admire leur témoignage de fidélité, de simplicité et de créativité. A chaque Sœur, elle adresse une parole très touchante.

Enfin, Notre Mère rencontre les jeunes Sœurs à Gethsémani. Elle leur parle de la foi, la joie, la compassion... Dans un climat de confiance, le dialogue s'établit facilement.

Jeudi matin, l'Eucharistie est présidée par l'archevêque de Quito, Primat de l'Equateur, Monseigneur Raoul Vela. Dans son homélie, il dit : *"Merci, ma Mère, pour votre visite, vos paroles, votre pensée ! Aujourd'hui nous sommes en fête parce que nous recevons la première servante de la communauté. Nous sommes en fête, parce que nous célébrons la Parole de Dieu et l'Eucharistie. Nous apprécions votre affection pour l'Equateur et je peux le dire avec esprit de foi, votre présence parmi nous est une grâce pour nous. Nous sommes heureux que vous ayez pu voir vos Sœurs et les encourager par vos paroles dans un échange spirituel, merci! Que Dieu vous accorde les dons nécessaires pour votre mission. Nous n'oublions pas, nous qui sommes de Riobamba, cette épreuve terrible de la destruction du collège Saint Vincent de Paul. Nous n'oublions pas non plus comment le sol équatorien a été fécondé par le sang et la vie toute donnée de onze Filles de la Charité dont la mort fut causée par la peste en 1939."*

Puis, Sœur Evelyne rencontre les Sœurs de la Province. A l'approche du Carême et de la Rénovation des vœux, elle parle de la place de la conversion dans notre vie de Fille de la Charité. Après son intervention, un échange s'instaure. Pendant la matinée, Notre Mère rend visite aux Sœurs malades de la Maison de Repos "Soeur Emilia Zumarraga". Elle partage les joies et les croix des Sœurs, les encourage à continuer leur route. L'après-midi, les Sœurs aînées et malades ont la joie de sa visite à la Maison "Béthanie". Notre Mère donne des nouvelles de la Compagnie, les remercie pour leurs prières et leurs sacrifices et prend le temps de rejoindre chaque Sœur : chacune lui expriment à sa façon affection et respect. La journée se termine par une visite au "Quartier Vincentien". Là, les enfants, les jeunes, les adultes, les collaborateurs, les postulantes et les Sœurs l'accueillent avec joie. Infatigable, Notre Mère écoute avec beaucoup d'attention les pauvres et les Sœurs. Elle passe un petit moment avec les postulantes et les Sœurs aînées qui vivent dans ce quartier.

Le lendemain, la journée commence par un temps de prière où nous demandons à Dieu de nous accompagner. Sœur Evelyne rencontre les Sœurs. L'une d'entre lui dit : *"Que dirait un enfant qui voit arriver sa mère qu'il n'a vue que sur les photos? Ce n'est pas que vous êtes une Mère qui fait partie des migrants, mais vous êtes plutôt une mère itinérante à travers votre fécondité spirituelle. Je voulais vous dire que l'exemple de nos Sœurs aînées et l'accompagnement de nos Supérieurs nous aident à découvrir notre mission : aimer et défendre les pauvres, selon les capacités de chacune. Toutes, nous avons besoin de vos conseils et de vos paroles d'encouragement pour devenir les Filles de la Charité que sainte Louise et saint Vincent souhaitaient ».*

Puis après un nouvel échange avec les Soeurs, Notre Mère consacre du temps à recevoir les Sœurs qui le désirent. Dans l'après-midi, c'est la clôture de la visite au sein du Conseil provincial, l'Eucharistie célébrée par le Père José Luis Garcia, Visiteur des Prêtres de la Mission.

Le 21 février, la visite se termine par l'Eucharistie célébrée par le Père Walter Eras, Provincial des Pères Franciscains. A l'homélie il dit : *« Puisqu'aujourd'hui est le jour du départ, il nous faut revenir à la vie ordinaire ! Nous ressentons en même temps la joie de la visite et la tristesse des adieux, mais il reste surtout l'espérance, il reste le désir fort de continuer à semer pour répondre à l'appel de Dieu pour ce monde d'aujourd'hui ».*

Nous remercions Dieu pour tout ce que nous avons reçu à travers les réflexions et les échanges, pour la généreuse fécondité, la vivante espérance dont la Province a bénéficié pendant cette visite, pour avoir eu des nouvelles de la Compagnie toute entière, de nos Sœurs qui sont dans d'autres pays, avec une pensée toute particulière pour ce que nous avons reçu de Mère Chiron. Grâce à tout cela, plus que jamais, nous nous sentons toutes unies.

Sœur Maria Inés AREVALO ESTRADA
Fille de la Charité

Témoignage des Sœurs

Province de France-Nord

Elargis l'espace de ta tente

« Elargis l'espace de ta tente ... les toiles de tes demeures, qu'on les distende ! Ne ménage rien ! Allonge tes cordes et tes piquets, fais-les tenir ! Car à droite et à gauche, tu vas déborder ! » (Is 54, 2-3).

« C'est donc Dieu qui a voulu cette Compagnie de filles de différents pays et qu'elles ne fussent toutes qu'un cœur ». (St Vincent 13 février 1646).

« Chausser les « sandales évangéliques » pour répondre aux appels du Seigneur (Mère Evelyne).

« L'apprentissage d'une des trois langues : anglais, espagnol, français pour simplifier progressivement la communication officielle de la Compagnie et l'organisation des rencontres internationales » (Lignes d'Action 2003-2009).

Nous voulons partager l'expérience que nous avons vécu toutes les deux dans ces deux pays différents : la Pologne et le Kosovo. En effet, après la demande de Notre Mère, nous avons essayé de donner les bases du français à nos Sœurs de ces pays.

Toutefois, nous n'avons plus 20 ans ni l'une ni l'autre ; nous ne savons ni le polonais, ni l'albanais, alors, vous pouvez comprendre que nous avons une certaine appréhension. Impossible de partir sans une bonne préparation ! L'objectif étant de donner le « goût » et la motivation pour apprendre les bases du français.

Bien sûr, l'une connaissait le Kosovo pour y avoir séjourné un mois avec une association humanitaire mais pas l'albanais ; de plus, elle avait une formation d'infirmière et non d'enseignante. D'où la nécessité de faire l'effort personnel d'une préparation sérieuse :

- Pour une connaissance géographique, historique, socio-culturelle de ces régions et de la Compagnie dans ces deux pays en nous efforçant de chasser toutes idées préconçues que nous aurions pu avoir

- Pour apprendre quelques rudiments de la langue

- Pour échanger avec des familles de ces pays qui vivent en France et que nous connaissons

- Pour nous documenter, choisir une méthode de français langue étrangère et la travailler.

Nous parlons aisément de « l'inculturation », l'heure était arrivée de l'expérimenter : se sentir « étrangère » par la langue, les us et coutumes, les habitudes alimentaires... et pour les Sœurs de là-bas : accueillir une Sœur venant de Paris. L'accueil chaleureux et très fraternel que nous avons reçu a facilité cette inculturation. Rapidement, nous nous sommes mises au travail avec différents groupes : aspirantes, postulantes, Sœurs du Séminaire, du juniorat et des Sœurs désirant apprendre le français. Toutes étaient très motivées pour dépasser les complications de la langue française et la plupart d'entre elles sont arrivées à s'exprimer en français et ont été très heureuses de pouvoir écrire pour partager leur mission et leurs remerciements.

Nous avons pu partager nos expériences et nos services avec les Sœurs qui parlaient français et pouvaient le traduire aux autres. La mission des Filles de la Charité en Pologne, en Ukraine, au Kosovo est vraiment un service des plus pauvres : jeunes, adultes très handicapés, malades hospitalisés dans des conditions précaires et onéreuses. Le renoncement et le dévouement des Sœurs nous ont profondément touchées. Qu'elles soient remerciées de nous avoir permis de les accompagner dans différentes Communautés et services. Nous avons aussi constaté combien c'était important pour elles d'investir du temps pour monter des « projets » afin d'avoir les moyens de mieux servir les pauvres.

Quelques semaines après notre retour, nous pouvons dire d'emblée que ces séjours ont élargi nos horizons. Nous nous sommes enrichies d'autres cultures ... l'accueil et la simplicité des gens et des Sœurs nous ont été droit au cœur. D'autre part, nous avons trouvé la pauvreté plus « rude » qu'en France et les moyens pour la combattre infimes. Notre regard est changé, maintenant, il dépasse les frontières de l'hexagone.

Sœurs Marie-Renée COMBOURIEU et Marie-Renée LELIEVRE
Filles de la Charité

Témoignage des Sœurs

Province de Hongrie

Une Fille de la Charité, Sœur Romana
Défenseur de l'éducation musicale

En 1971, j'ai rencontré Sœur Romána, lorsque j'étais en Hongrie pour une année d'études. Sœur Romána vivait dans un petit appartement de Budapest et semblait avoir environ quatre vingt ans. Elle était animée et énergique lorsqu'elle nous parlait. A la fin de notre visite, elle nous présenta deux petites photographies d'elle en compagnie de Kodály et de sa femme, Emma. Sœur Romana est morte en 1974 à l'âge de 88 ans.

Zoltán Kodály a eu un grand nombre d'excellents étudiants. Ces étudiants remontent aux années 1920 et 1930 jusqu'aux années cinquante, années où Kodály a enseigné à l'Académie de musique Liszt à Budapestⁱ. En raison de ma longue fréquentation de l'éducation musicale de Kodály, j'ai peu à peu pris conscience de l'importance d'une femme qui fut assez tôt étroitement liée à sa grande entreprise.

J'ai pris conscience qu'en tant que membre de la Compagnie des Filles de la Charité, Sœur Romana avait joué un rôle significatif dans la diffusion de l'œuvre de Kodály en Hongrie. Malheureusement, les années passant, elle fut complètement oubliée.

Lors d'une récente visite à Budapest en mars 2006 pour le 30^{ème} Anniversaire de la fondation de la Société Internationale Kodály, j'ai pu visiter la Maison provinciale des Filles de la Charité et rencontrer leur archiviste, Sœur Klára Visy. Elle avait de la documentation sur Sœur Romána ainsi que des informations sur l'Institut Ranolder. Cet article est fondé principalement sur ces documents, ainsi que sur les sources de première main que j'ai reçues de Sœur Romána au cours de notre première et unique rencontre en 1971.

Fondé en 1883 et dirigé par les Filles de la Charité, l'Institut Ranolder était l'une des institutions éducatives les plus importantes à Budapest.

En 1910, Sœur Romána commença par enseigner les mathématiques, la physique et la géographie à l'Institut Ranolder. Son don pour la musique l'amena à l'étudier sérieusement, elle reçut son Diplôme d'enseignement musical de l'Académie de Musique Liszt. Musicienne de talent et excellente organiste, Sœur Romana a très tôt reconnu l'importance des compositions de Kodály et de Bartók. Elle fut aussi l'une des premières à utiliser la méthode de la « solmisation » dans les classes musicales. Sœur Romána organisa le premier concours de chant folklorique, qui eut lieu le 7 juin 1939 à l'Institut Ranolder. En 1940, Sœur Romana deviendra la Directrice de l'Institut Ranolder.

Kodály faisait de fréquentes visites à l'Institut et rencontrait Sœur Romana. En 1974, lors d'une interview, Sœur Romána raconta : « *Kodály venait souvent à nos répétitions de chorale. Nous l'accueillions chaleureusement et lorsqu'il entra dans la salle, la chorale chantait une mélodie à cinq voix sur le texte « Au Nom du Seigneur » suivi par « Laudate Jesum Christum ».*

En raison de la qualité artistique de la chorale de Sœur Romana, Kodaly découvrait que des enfants pouvaient interpréter des compositions chorales difficiles.

En 1943, l'Institut Ranolder célébra son 50^{ème} anniversaire. Cette occasion fut commémorée dans un livre qui présente l'histoire de l'école et la description de tous les programmes et activités musicales. Sœur Romána est mentionnée en tant que Directrice de l'école (position qu'elle tint jusqu'à ce que l'école fût fermée par le gouvernement huit ans plus tardⁱⁱ. L'Institut Ranolder fut confisqué et les Filles de la Charité en Hongrie furent dissoutes).

Quelques temps après ces célébrations, Sœur Romána commença à préparer l'école en vue du Festival International du chant choral qui devait se tenir à Berne, en Suisse, du 23 au 27 Avril 1948. Le

programme donné par Sœur Romána est un document très attrayant de 13 pages présentant l'histoire du Chœur Ranolder en donnant les informations suivantes :

« Au cours de ces cinquante années d'existence de l'Institut Ranolder, de nombreuses écoles ont vu le jour: une école élémentaire, une école moyenne, une école professionnelle, une école secondaire pour les filles et aussi un institut de formation des maîtres. L'effectif total de ces écoles s'élevait à 1600 élèves et étudiants. Il y avait trois différentes chorales. Ces trois chorales travaillaient depuis des années harmonieusement ensemble. Les chorales combinées, d'un effectif total de 300 membres, connurent de nombreux succès sous le nom de Grand Chœur de Ranolder ».

Le magnifique programme, préparé par Sœur Romána, présenta au Monde International de la Musique l'excellence du programme de formation musicale en Hongrie. Malheureusement, l'étroitesse d'esprit du régime communiste, ternit cette vision du rayonnement international. Peu de temps avant le Festival de Berne, le gouvernement refusa au Chœur Ranolder l'autorisation d'y participer.

On pourrait écrire encore tellement plus de choses sur cette femme remarquable, Sœur Romána Csorda. Son travail avec Kodály pour diffuser l'éducation musicale en Hongrie mérite d'être reconnu et publiés.

Soeur Mary Alice Hein
Professeur émérite de l'Université du Saint Nom

LE PAUVRE SELON SAINT VINCENT

On peut trouver en saint Vincent trois approches du pauvre ; elles sont d'ailleurs souvent confondues ou plus exactement, unifiées :

- 1 - un type d'approche qui est plutôt d'ordre social.
- 2 - un type d'approche plutôt d'ordre pastoral.
- 3 - un type d'approche plutôt d'ordre mystique.

1 - D'abord, une relation humaine **D'ORDRE ÉCONOMIQUE ET SOCIAL**.

Saint Vincent a d'abord connu la situation du pauvre au cours de son enfance, dans sa famille et son milieu social. En cette étape déterminante, les pauvres étaient ses parents, ses voisins, des vigneron et des laboureurs dont il a décrit de façon réaliste la vie et les travaux pénibles. C'étaient aussi les bonnes villageoises, évoquées si souvent dans les Conférences aux Filles de la Charité.

A analyser les échos de cette première expérience, on se rend compte que le jeune Vincent a d'abord perçu la pauvreté comme un mal, et il a vu les pauvres comme des victimes. Plus tard, quand il parlera à ses communautés de la pauvreté évangélique, il ne manquera pas d'évoquer la pauvreté injuste sociale, comme pour donner plus de réalité à la première.

Avant d'être réalité pastorale ou mystique, la relation de saint Vincent aux pauvres s'est d'abord située au niveau de la solidarité, à un niveau humain, d'ordre économique et social. La pauvreté, c'est celle à laquelle il a cherché à échapper en 1595 avec l'aide et le calcul de ses parents. Et lorsqu'en 1617, il la retrouvera avec d'autres yeux et un autre projet, il la reconnaîtra.

Pour saint Vincent, le pauvre est un homme qui souffre ; c'est un homme, une femme ou un enfant qui se trouve dans des conditions économiques et sociales inhumaines et injustes. Cette conception du pauvre s'enracine chez saint Vincent dans son expérience, dans sa toute première expérience, alors qu'il n'en était pas encore à considérer le pauvre, comme un privilégié du royaume de Dieu (selon Luc IV, 18), ou comme une présence mystérieuse de Jésus-Christ (selon Matthieu XXV, 31).

On ne trouve évidemment pas chez saint Vincent, l'analyse rigoureuse et les expressions des luttes sociales d'aujourd'hui. Mais au départ et à la base de toutes les interventions de saint Vincent en faveur des pauvres, on retrouve toujours ce temps très long, d'attention sociologique, d'enquête sur une situation concrète des pauvres qu'il rencontre. On pourrait multiplier citations et références, soit pour les Confréries, soit pour la Mission, lors des secours distribués en Lorraine, en Champagne et en Picardie, soit pour les Filles de la Charité, avec cette insistance très appuyée sur le "corporellement".

Le règlement de la première Confrérie de la Charité de Châtillon (Coste XIII, 423-435) est révélateur. L'introduction, très fîche, évoque les raisons évangéliques et la valeur spirituelle du service des malades. Les pages qui suivent montrent pour leur part, la minutie et le réalisme avec lesquels saint Vincent a étudié la condition et la situation de ces pauvres gens, en allant jusqu'à entrer dans les détails de la diététique et les gestes précis de la garde-malade (Coste XIII, 426-429). Ce réalisme, saint Vincent ne s'en éloignera jamais, et ce sera là une marque caractéristique de sa relation au pauvre, et de toute son action.

Il est par ailleurs symptomatique, que saint Vincent ait si souvent rappelé son appartenance sociale au monde des pauvres, et qu'il se soit tant soucié de maintenir prêtres de la Mission et Filles de la Charité au niveau de vie des pauvres.

On connaît par exemple, les longues hésitations par lesquelles passa saint Vincent avant d'accepter le prieuré Saint-Lazare ; cette acceptation semble incontestablement avoir accéléré et accentué ce que l'on pourrait appeler notre ... religiosification, dont nous savons bien que saint Vincent ne voulait rien entendre. Il y a certainement un brin de nostalgie dans l'évocation des premiers âges de la Mission, au Collège des Bons-Enfants : " ... on continua le même exercice dans les autres paroisses des terres de la dite dame durant plusieurs années, laquelle enfin voulut entretenir des prêtres pour continuer des missions, et nous fit avoir à cet effet le collège des Bons-Enfants où nous nous retirâmes, Monsieur Portail et moi, et prîmes avec nous un bon prêtre à qui nous donnions cinquante écus par an. Nous nous en allions ainsi tous trois prêcher et faire la mission de village en village. En partant nous donnions la clef à quelqu'un des voisins, ou nous-mêmes nous les priions d'aller coucher la nuit dans la maison, Cependant, je n'avais partout qu'une seule prédication, que je tournais en mille façons : c'était de la crainte de Dieu. " (Coste XII, 8).

La Mission était alors bien insérée dans son milieu social, simple et pauvre. Pour les Filles de la Charité, saint Vincent s'est également toujours soucie de les maintenir au niveau social des servantes de l'époque. Les tomes IX et X de Coste et surtout la correspondance, nous permettent de nous rendre compte, que pour elles et jusqu'à sa mort, il a sur ce point, beaucoup mieux réussi. Mise à part "la maison" (comme disait saint Vincent pour désigner la maison-mère) qui avait un caractère religieux assez accusé, à peu près partout ailleurs, les conditions de vie semblaient bien être celles des servantes du temps. Il serait intéressant de lire par exemple, la conférence du 28 novembre 1649 sur le travail (Coste IX, 483-498). C'est au cours de cette conférence que saint Vincent fait cette remarque : " Vous, vous pouvez gagner suffisamment votre vie en servant le prochain ; vous n'êtes à charge à personne ; vous vous suffisez à vous-même. Plaise à Dieu que je le puisse faire aussi moi, indigne du pain que je mange, et que gagnant licitement ma vie, je puisse servir mon prochain sans rien posséder et sans charger personne ! Plût à Dieu que nos messieurs le pussent faire, et que nous fussions obligés de quitter ce que nous avons ! Dieu sait combien ce serait de bon cœur. Mais nous ne le pouvons, et il nous en faut humilier " (Coste IX, 494). Et il continue ses réflexions sur la situation économique et sociale des Filles de la Charité : " S'il plaît à Dieu, mes chères sœurs, vous faire cette grâce, que vous puissiez un jour gagner vos vies, et parvenir à servir les villages qui n'ont pas le moyen de vous avoir, je ne vois rien de plus beau. Quoi ! des filles, en travaillant pour autrui, seront en un lieu où elles serviront les pauvres et instruiront les filles, sans que personne y contribue, et cela, grâce au travail des sœurs qui seront aux autres endroits ; grâce aussi au travail qu'elles auront fait elles-mêmes dans leurs moments de relâche ... Si les abeilles le font, cueillant le miel sur les fleurs et le portant à la ruche pour la nourriture des autres, pourquoi vous, qui devez être comme des abeilles toutes célestes ne le feriez-vous pas ? O mes sœurs, s'il plaît à Dieu de donner cette grâce à votre Compagnie, que par votre moyen, les pauvres soient servis, la jeunesse instruite, cette maison mise en état de subsister... ne sera ce pas un grand bonheur pour vous ? " (Coste IX, 494-495).

Ce texte ouvre des horizons peu connus sur la situation sociale des premières Filles de la Charité, telle qu'elle a été en partie vécue. Saint Vincent souhaitait, il l'a dit, qu'il en fût de même pour "les Messieurs" ! Concluons : ce premier type de relation de saint Vincent au pauvre a été une relation profondément humaine et particulièrement attentive à la réalité économique et sociale vécue par les pauvres. Il semble bien que saint Vincent ait fortement souhaité que ses principales fondations partageassent de quelque façon, le sort des pauvres et des travailleurs, pour assurer à leur relation, la densité humaine d'une profonde solidarité.

2 - Le deuxième type d'approche et de relation de saint Vincent au pauvre a été une relation **D'ORDRE plutôt PASTORAL**.

Avant Gannes-Folleville, mise à part la parenthèse de Clichy, Vincent de Paul vécut loin des pauvres, dix-sept années de sacerdoce. A Folleville, c'est ce prêtre-là qui se sent interpellé, contesté et provoqué. C'est ce prêtre-là, qui six mois plus tard, décidera de consacrer sa vie à une paroisse, c'est-à-dire à une action et à une responsabilité pastorales.

Saint Vincent s'est vu alors provoqué, par l'ignorance religieuse et l'état d'abandon de la part de l'Eglise, des pauvres gens de la campagne.

C'est à cette situation qu'il a voulu remédier. Décision héroïque, puisque saint Vincent abandonna courageusement son projet de retraite, et la situation enviable qu'il occupait chez les Gondi. Mais aussi, décision encore limitée, en ce sens qu'il n'envisageait pour l'instant, que la vie et l'activité d'un bon curé de campagne, dans un cadre et une pastorale d'apparences assez classiques.

Pour lui, le pauvre était alors l'homme à évangéliser et à sauver. Lorsque saint Vincent aura interprété l'événement de Gannes-Folleville à la lumière de l'évangile (Luc IV, 18), le pauvre deviendra l'interlocuteur privilégié de l'Evangile, le premier invité du Royaume, comme le dira BOSSUET : " C'est le premier-né, le véritable enfant de l'Eglise qui est la ville des pauvres, celui qui, contrairement aux riches, n'a pas besoin de naturalisation ".

Dans ce type de relation au pauvre, il y a deux aspects à remarquer et à souligner. D'une part un aspect positif : la promotion du pauvre sur le plan du salut et la priorité qui lui revient dans le projet pastoral. - Un aspect négatif, d'autre part : le pauvre demeure encore celui à qui l'on annonce, celui que l'on enseigne et à qui on administre les sacrements, celui que l'on assiste et à qui on apporte le salut.

Il y a donc certainement un incontestable progrès dans l'évolution, tant spirituelle que pastorale de saint Vincent. Jusqu'alors en effet, son ministère était en très grande partie mobilisé par une grande famille, et les pauvres n'en bénéficiaient que lors des sorties occasionnelles de la famille sur ses terres. Par contre, à la

base de la décision de départ à Châtillon, il y a un renversement total des valeurs et du projet. Désormais la priorité sera accordée aux pauvres, et aussi, la plus grande part du temps.

C'est ce que prouve l'attitude de saint Vincent lors de son retour chez les Gondi après l'intermède de Châtillon : la plus grande partie de son projet et de son temps sera réservé à l'évangélisation des pauvres gens des champs et aux missions, (comme le prévoyait le contrat de fondation) pour " s'appliquer entièrement et purement au salut du pauvre peuple, allant de village en village ..., prêcher, instruire, exhorter et catéchiser ces pauvres gens " (Coste XIII, 198).

Donc, les pauvres auront désormais nette priorité, et saint Vincent ne reviendra jamais là-dessus. Il en sera de même pour toutes les autres institutions qui réserveront au pauvre une primauté, qui confineront pratiquement à une sorte d'exclusivité. Je vous ai déjà parlé de cela, lorsque nous avons réfléchi sur l'expression : les "vraiment pauvres" et sur la finalité de notre Congrégation.

C'est en cette priorité aux pauvres dans la ligne de l'évangile (Luc IV, 18) que s'est réalisé un progrès décisif dans l'histoire de la relation de saint Vincent au pauvre. Mais le pauvre je l'ai déjà dit, demeurerait encore celui à qui l'on porte et à qui l'on donne, celui que l'on prêche, que l'on instruit, que l'on exhorte et que l'on catéchise. La relation demeurerait encore à sens unique et saint Vincent n'était pas encore allé jusqu'au bout de sa recherche et de sa rencontre. Il semble bien que ce fut l'expérience de Châtillon, celle surtout du 20 août 1617, qui l'ait amené à franchir le dernier pas, et à accomplir un nouveau progrès cette fois décisif.

3 - La troisième étape ou le troisième niveau dans la relation de saint Vincent au pauvre a été **DE TYPE MYSTIQUE**, au sens plein du mot.

On peut mettre ce progrès en rapport avec l'événement de Châtillon, parce que ce nouveau pas a été franchi à la lumière de l'évangile de Matthieu (XXV, 31), texte que l'on trouve cité pour la première fois dans le document de la Confrérie de Châtillon (23 août 1617).

Sans vouloir planifier la démarche intérieure de saint Vincent, on peut dire que si le passage de Luc a éclairé et révélé toute la richesse de Gannes-Folleville, et fondé en conséquence la Mission, c'est le texte de Matthieu (XXV, 31) qui a éclairé et révélé la richesse de Châtillon et fondé évangéliquement les Confréries de la Charité et la Compagnie des Filles de la Charité.

Matthieu XXV, 31 : c'est le texte où JÉSUS évoque le jugement dernier. " J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'étais malade et vous m'avez visité ... Chaque fois que vous avez fait cela à un petit, à un pauvre, c'est à moi que vous l'avez fait ".

" J'étais malade et vous m'avez visité " : il est bien compréhensible que cette phrase ait hanté la pensée et la prière de saint Vincent tout au long de cette journée du 20 août 1617 et les jours suivants ; et il n'est pas étonnant du tout qu'on la retrouve effectivement, aussi bien dans le document du 23 août que dans le premier règlement de la Confrérie de la Charité de Châtillon, de novembre 1617 (Coste XIII, 424).

Ce qu'il y a là de plus remarquable, c'est le chemin que peut parcourir "Evangile, dans l'âme et la foi d'un Saint. Il est clair que progressivement, saint Vincent a pris une conscience de plus en plus nette, du fait que par le pauvre de Gannes et par la famille pauvre de Châtillon, Jésus-Christ envoyé de Dieu, était directement intervenu dans sa vie, à un point que d'une part, il a décidé de changer radicalement de cap, et que d'autre part, la paix et l'équilibre sont revenus en lui. Les pauvres de Gannes et de Châtillon ont été pour lui des signes de Dieu, des signes de la volonté de Dieu sur sa vie et sur ses fondations : " Ni Monsieur Portail ni moi n'y avons pensé ! "

A ce stade-là, la relation "Vincent/Pauvre" n'était déjà plus tout à fait à sens unique. En effet il réalisait de mieux en mieux, ce que lui avaient apporté les rencontres avec les pauvres de Folleville et de Châtillon. Par la suite saint Vincent accordera la plus grande attention à ce genre d'événements où les pauvres sont concernés : il en fera les véritables jalons de ses audaces et de ses entreprises.

D'autant, que peu à peu, s'approfondira en lui l'affirmation de l'évangéliste Matthieu : " J'ai eu faim ... j'étais malade ... j'étais prisonnier ... c'est à moi que vous l'avez fait ". Cette affirmation du Christ deviendra comme la clé, de toute rencontre de saint Vincent avec le pauvre, la clé de la relation vincentienne au pauvre.

" Voilà donc, dira-t-il aux Filles de la Charité, ce qui vous oblige à les servir avec respect, comme vos maîtres et avec dévotion, parce qu'ils vous représentent la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit : "Ce que vous faites au plus petit des miens, je le tiendrai fait à moi-même !" De sorte donc, mes soeurs, que Notre-Seigneur est, en effet, avec ce malade qui reçoit le service que vous lui rendez " (Coste X, 332).

“ Il faut donc traiter les pauvres avec douceur et respect, vous souvenant que c’est à Notre-Seigneur que vous rendez ce service, puisqu’il le tient fait à lui-même ... S’il est malade, je le suis aussi ; s’il est en prison, j’y suis ; s’il a des fers aux pieds, je les ai avec lui ” (Coste X, 680).

Et ce texte bien connu, adressé aux missionnaires : “ Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit ; d’autant que bien souvent, ils n’ont pas presque la figure ni l’esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu’il n’avait presque pas la figure d’un homme en sa passion, et qu’il passait pour fou dans l’esprit des Gentils, et pour pierre de scandale dans celui des Juifs. Avec tout cela il se qualifie : l’évangéliste des pauvres. O Dieu, qu’il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l’estime que Jésus-Christ en a faite ! ” (Coste XI, 32).

Le texte qui parût être l’écho le plus parfait de l’expérience spirituelle de saint Vincent dans sa relation au pauvre se trouve en Coste IX, 252 : “ ... servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. O mes filles, que cela est vrai.’ Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une soeur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu. Comme dit saint Augustin, ce que nous voyons n’est pas si assuré, parce que nos sens nous peuvent tromper ; mais les vérités de Dieu ne trompent jamais. Allez voir de pauvres forçats à la chaîne, vous y trouverez Dieu ; servez ces petits infants, vous y trouverez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant ! Vous allez en de pauvres maisons, mais vous y trouvez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant encore une fois ! Il agrée le service que vous rendez à ces malades et le tient fait à lui-même ... ”.

Désormais, la relation de saint Vincent aux pauvres ne sera plus seulement réciproque, elle sera nettement inversée ; et Vincent sera plus sensible à ce que les pauvres lui apportent, qu’à ce que lui-même paraît leur donner. D’où, un nouveau comportement pastoral et social.

Le pauvre est devenu pour lui Jésus-Christ. Le pauvre est donc le maître et seigneur : aussi, Missionnaires, Filles de la Charité ou grandes darnes de la Charité, ne pourront être face au pauvre, qu’en attitude, en mentalité et en spiritualité de service.

Ce terme de "service" est devenu équivoque, avec l’évolution sociale. Il est maintenant professionnellement démonétisé et cela se ressent jusque dans le vocabulaire de la spiritualité. Au 17^e siècle, il n’en était pas ainsi : la profession de serviteur ou de servante était reconnue sans complexe, et avait ses lois et ses devoirs. Aussi quand saint Vincent parle de service, de serviteur ou de servante, il ne faut pas s’empressement de mettre ses termes et ses attitudes, en relation avec le serviteur de Yahweh ou le récit de l’Annonciation, le plus souvent, le contexte montre à l’évidence que saint Vincent, concret par nature a donné à ces mots leur sens et leur pesanteur professionnels. Et, quand il décrit par exemple, le comportement que doit avoir une dame de la Confrérie ou une fille de la Charité pour servir le repas d’un malade, il est facile de reconnaître tous les gestes, qu’un maître ou une maîtresse de l’époque exigeait de sa domestique.

Cela, pour exorciser l’idée que l’on s’est faite parfois, d’une relation de saint Vincent au pauvre, chargée de paternalisme. Il est regrettable que le mot serviteur, ait perdu sa pesanteur du 17^e siècle et qu’il soit devenu équivoque, anodin et un peu tendancieux. La relation "serviteur/maître", était certainement l’une des moins menacées par les sentiments paternalistes... et pour cause !

Or, c’est d’abord à ce niveau professionnel qu’il convient de situer désormais la relation de saint Vincent aux pauvres. Si Jésus-Christ s’identifie vraiment aux pauvres, la relation "seigneur/serviteur s’impose", et elle devrait changer du tout au tout mentalités et comportements.

Aussi l’une des attitudes sur lesquelles saint Vincent insista le plus, ce fut le respect ... le respect qui n’était pas considéré à l’époque comme allant de soi, à l’égard des pauvres, des mendiants ou des prisonniers !

Quelque esprit chagrin pourrait se formaliser, de l’implication aussi totale de la foi dans la relation au pauvre, et l’identification de Jésus-Christ et du pauvre pourraient être ressenties comme une sorte de frustration dans la relation. C’est dira-t-on, l’homme qu’il faut rencontrer, c’est à l’homme qu’il faut donner la totalité de son attention et de son engagement ; on ne peut pas en même temps, se soucier de quelqu’un d’autre, serait-ce même Jésus-Christ. Ainsi, la recherche de Jésus-Christ dans le pauvre, aurait pour certains quelque chose de malsain !

Grâces à Dieu, saint Vincent ne s’est pas analysé à ce point ; cela ne lui aurait guère laissé de temps pour agir ! Mais, s’il s’était présenté quelqu’un pour lui faire cette objection, saint Vincent aurait sans doute répondu en disant ce qu’il avait coutume de répondre, à ceux qui ne parvenaient jamais à s’engager et à agir. En tout cas, la foi de saint Vincent, cette foi confinant à l’évidence vécue de la présence de Jésus-Christ dans le pauvre, ne l’a jamais amené à escamoter si peu que ce soit la personne du pauvre, ou le poids de sa condition sociale.

Reste, dans la logique et le prolongement de ce que nous avons appelé le niveau mystique de la relation "Vincent/Pauvre", à évoquer rapidement l'extraordinaire unité, que cette conviction a réalisée dans sa vie et sa spiritualité.

Saint Vincent a été un homme d'expérience, par qui le vécu a été spontanément réfléchi, médité, intégré. Il y eut là un processus d'une logique et une constance impressionnantes. C'est ainsi que l'événement de Châtillon, à la lumière de l'évangile de Matthieu (XXV, 31) fit son chemin, et prit place peu à peu, à la clé de voûte de l'édifice et de l'équilibre. Tout s'est organisé plus ou moins consciemment, autour de cette affirmation-évidence : " Jésus-Christ est dans le pauvre, aussi vrai que nous sommes ici ".

Et c'est ainsi par exemple, que ce qui était vécu en tension et en conflit, est devenu pour lui d'une simplicité extrême. Dès lors que Jésus-Christ était dans le pauvre, Foi et Mission, Foi et Service, Foi et Vie étaient en parfaite continuité. S'agissait-il de l'oraison et du service, la concurrence n'était plus un problème : " Mes filles, le service des pauvres doit toujours être préféré à toutes choses ". Avec un principe, émis de façon aussi catégorique, il n'y a guère d'exceptions possibles, si nobles soient-elles. Et saint Vincent précise : " Vous pouvez même laisser d'entendre la messe ", Pour faire bonne mesure, il ajoute : " ... même un jour de fête, en cas de nécessité ". C'est d'ailleurs le raisonnement sur lequel s'appuie le principe qu'il est très intéressant d'entendre : " De la sorte, vous êtes assurées d'être fidèles à vos Règles, et encore plus, puisque l'obéissance de Dieu est réputée de Dieu pour sacrifice. C'est Dieu, mes filles, que vous voulez servir. Pensez-vous que Dieu soit moins raisonnable que les maîtres de ce monde ? Si le maître dit à son valet : Faites ceci et que, avant que son ordre soit exécuté, il demande autre chose, il ne trouve point mauvais que le valet laisse ce qui a été Commandé en premier lieu ; au contraire, il en est plus content. Ainsi en est-il de notre bon Dieu. Il vous a appelées en une Compagnie ... il vous y a donné des règles ; alors que vous les pratiquez, il vous demande ailleurs ; allez-y mes soeurs, sans douter que ce soit la volonté de Dieu " (Coste IX, 216).

Ce qu'il y a de remarquable et de très significatif dans ce texte, pour nous qui voulons approcher la spiritualité de saint Vincent et son expérience spirituelle, c'est la facilité et la spontanéité avec lesquelles saint Vincent confond et identifie en un seul être le Dieu qui parle dans la règle, le Dieu de l'oraison, le Dieu de la messe et le Dieu présent dans le pauvre. Pour lui, c'est tout simplement le même Maître qui a d'abord commandé une chose, et qui ensuite, en commande une autre. C'est le "quitter pour Dieu".

Voyant Jésus-Christ dans le pauvre, Vincent constate que tout semble s'unifier en une continuité dans sa foi et sa vie : l'oraison, l'eucharistie, la Mission, le service. Pour parvenir à une telle unité de foi et de vie, il lui a suffi de rencontrer vraiment Jésus-Christ dans un pauvre.

Dieu merci, nous sommes tous attentifs aux valeurs évangéliques que vivent les pauvres. Aujourd'hui saint Vincent nous invite à aller encore plus avant et plus profondément, plus loin que ces valeurs elles-mêmes, jusqu'à la rencontre de la personne vivante de Jésus-Christ, même si ce qui est devenu évidence pour le mystique Vincent de Paul, risque de n'être qu'un interminable effort de foi, pour beaucoup d'entre nous.

Pour terminer cette réflexion, interrogeons-nous personnellement et en vérité, sur la qualité de notre relation au pauvre au niveau social, au niveau pastoral et au niveau mystique. Comme saint Vincent, nous avons à maintenir ces trois dimensions, même si la troisième doit alimenter et animer les deux autres. Que saint Vincent nous aide à faire progrès dans la méditation, l'intelligence et l'application de Luc IV, 18 et de Matthieu XXV, 31, ces textes qui constituent les vraies lumières et les grands axes de la réflexion et de l'expérience spirituelle de saint Vincent.

ⁱ Hein, Sr. Mary Alice, «Le testament de Zoltán Kodály», Société Int. Kodály, 1993, pp. 26-27

ⁱⁱ Ranolder Jubileumi Emlékkönyv. Budapest, 1943.

Sainte Louise de Marillac
1591 – 1660

INTRODUCTION

« ... dans l'Eglise, **tous** qu'ils appartiennent ou qu'ils soient conduits par elle, **sont appelés à la sainteté** ». La volonté de Dieu, c'est votre sanctification » selon le mot de saint Paul (1 Tm 4, 3). Or cette sainteté de l'Eglise se manifeste et doit se manifester sans cesse dans les fruits de grâce que l'Esprit produit dans les fidèles ... cette sainteté qu'ils ont reçue, il faut donc qu'avec l'aide de Dieu, ils la gardent dans leur vie et la portent jusqu'à l'achèvement. L'apôtre les avertit qu'ils ont à vivre comme il convient à des saints (Eph 5, 3) mais chacun doit avancer sans hésitation selon ses dons et ses fonctions propres, par la voie d'une foi vive qui excite l'espérance et œuvre par la charité...

L'Eglise se souvient aussi de l'avertissement de l'Apôtre qui, appelant les fidèles à la charité, les exhorte à avoir en eux les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus qui s'était anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave... »

Ces lignes, extraites de la Constitution Lumen Gentium, chapitre cinquième de la **vocation à la sainteté**, permettent de jeter un regard conforme aux principes établis par le Concile concernant la vie et l'action de celle que nous appelons aujourd'hui sainte Louise de Marillac, signe et stimulant de la charité ».

Dans cette première partie, des témoins nous livreront leurs secrets :

- Saint Vincent,
- Mathurine Guérin et les premières Sœurs,
- Des historiens de la première heure : Gobillon et Abelly qui écrivent dans la vérité de leur époque. Ils n'ont pas vécu avec Louise de Marillac mais ils ont interrogé les proches, consulté les documents de ses écrits ainsi que les secrétaires.
- Sœur Marie de Geoffre de Chabrignac : cette dernière séquence révélera le travail des premières années pour arriver à la béatification de Louise de Marillac. Sœur Marie de Geoffre de Chabrignac, usée par la maladie, ne voyant pas le résultat du travail préparatoire, ne revendiquait rien car « *je ne suis, disait-elle, qu'un méchant petit manœuvre qui réunit les matériaux et gâche le mortier. Mais j'ai confiance que, à l'heure voulue, la Providence fera surgir un ouvrier capable de faire de tout cela un mémorial qui sera de toute beauté, s'il est selon le plan divin* ».

DES TEMOINS PARLENT ET AGISSENT

SAINT VINCENT DE PAUL

Le 9 octobre 1952, le Père William Slattery, Supérieur général de la Compagnie des Filles de la Charité, préfaçait le livre reproduisant les conférences de saint Vincent aux Filles de la Charité en ces termes : « ... *Quand vous écoutez cette explication de vos saints vœux et des saintes Règles, comme tout devient simple, clair et compréhensible. Son langage, son style, ses comparaisons, les exemples qu'il donne, ont toujours la **limpidité du cristal**. Nous pouvons comparer ces conférences à un **lac** aux eaux qui permettent d'en voir les profondeurs, tellement elles sont pures ou à un **jardin** où le regard peut saisir chacune de ses belles fleurs parce que les rayons d'un brillant éclat les fait nettement ressortir...* »

Monsieur Vincent, souffrant au moment du décès de sainte Louise, réunit les Sœurs le 24 juillet 1660 pour parler de feu Mademoiselle Legras : « *votre chère Mère, comme vous l'avez vue et eue parmi vous* ». Il interrogea les Sœurs sur trois points :

- Des raisons que nous avons de nous entretenir des vertus des Sœurs décédées et particulièrement de Mademoiselle Le Gras, votre chère Mère. Ce point ne fut pas traité, cela serait trop long, dit Monsieur Vincent.
- Le second point concernait les vertus que vous avez remarquées en elles
- Et le troisième point de la vertu que vous vous êtes proposée d'imiter.

Les Sœurs s'expriment dans un langage simple, affectueux et humble, demandant pardon pour la négligence de la vertu proposée.

Monsieur Vincent conclut, bénissant pour les pardons demandés et poursuit : « *Ah ! mes Sœurs, quel beau **tableau** Dieu met devant vos yeux et que vous peignez vous-mêmes ! Oui, c'est ce tableau que nous avons et que vous devez regarder pour faire de même, à acquérir cette humilité, cette charité, ce support, cette fermeté en toutes ses conduites, elle tendait en la sienne, à conformer ses actions à celles de Notre Seigneur. Elle faisait ce que dit saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ». **Voyez quel beau tableau ! Beau tableau, ô mon Dieu !** » Et Monsieur Vincent reprend l'humilité, la foi, la prudence, le bon jugement et toujours le souci de conformer ses actions à celles de Notre Seigneur. A cet effet, il s'arrête tout particulièrement à la modestie avec un long développement et des conseils pour se rendre vertueuse. « *Evitez de parler mal les unes des autres. Si vous tombez dans ce défaut en la maison de votre Mère, Mademoiselle Le Gras, dites incontinent : « Où suis-je pour me laisser ainsi parler ? »... à l'exemple de votre bonne Mère, prenez la résolution de travailler à vous rendre parfaites et de vous détacher de ce qui déplaît à Dieu en vous* ».*

*Mes filles, quelle douleur aurez-vous de voir des filles qui portent le nom de Filles de la Charité et ne le sont point. Il en est qui ne sont point à édification. Elles déchirent la Compagnie comme un poulet que l'on déchire par pièces. **Des filles déchirent leur mère ?***

*Or sus, mes Sœurs, concluons. Vous devez à quelque prix que ce soit, devenir vertueuses. Dites en votre intérieur « je ne veux plus être en moi-même, mais je veux en tout ce que je ferai, **chercher Dieu et aller droit à lui...** Mademoiselle Le Gras et ses bonnes filles qui sont maintenant au ciel voyaient bien la vérité de tout cela... Faites, mon Dieu, qu'elles commencent à vous aimer parfaitement, à faire tout pour vous, à faire leur capital de vous plaire en toutes choses. Ah ! mes Sœurs, que c'est beau de voir une fille comme cela ! »*

Que retenir de ce « **beau tableau** » présenté par Monsieur Vincent en l'honneur de Louise de Marillac ? Tout ce que Louise a reçu, dans une luminosité de vertus, d'oraisons et d'amour, elle l'exprime avec la richesse que l'union à Dieu est capable de produire. Dans une infinité de modes, nous retrouvons ses enseignements, les applications, les résolutions éclairant les principes et les orientations spirituelles, fermes, sûres sous l'attention émerveillée de Monsieur Vincent. Il assiste, approuve, encourage, juge avec sérénité et paisiblement « après y avoir pensé devant Dieu ». Sans intérêts humains, Louise s'est offerte à la grâce illuminante de l'Esprit-Saint et souvent Dieu est intervenu, pour mettre le sceau sur ce qu'elle enseignait et pratiquait.

« C'est donc ce tableau, mes Sœurs, que vous devez regarder : tableau d'humilité, de charité, de douceur, de patience en ses infirmités. Voyez quel tableau ! » (Conférence du 24 juillet 1660).

MATHURINE GUERINⁱⁱ

Le livre d'or des Filles de la Charité de l'année 1633 à 1670 présente parmi les Sœurs quelques aspects de la vie de Sœur Mathurine Guérin.

« C'est la première notice que l'on devrait lire après la vie de saint Vincent et de sainte Louise de Marillac car c'est ma Sœur Mathurine qui a donné le lustre et la perfection à notre Compagnie accomplissant tous les desseins de nos saints Fondateurs ».

Mathurine Guérin fut avec les Fondateurs, saint Vincent et sainte Louise, « pierre de fondation de la Compagnie ». Elle reçut de grandes faveurs de Dieu tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce. Les épreuves ne lui manquèrent pas mais « j'ai fait résolution dans ma retraite de m'abandonner entièrement à Dieu ».

Saint Vincent l'appela pour être secrétaire auprès de Mademoiselle Le Gras. Grâce à sa ferveur et sa fidélité aux saintes pratiques, toujours humble, exemplaire en toute sa conduite, elle était une secrétaire efficace pour sainte Louise. Des petits cahiers écrits par les premières Sœurs, 16 sont dûs à Mathurine Guérin. Elle recueillait les entretiens de saint Vincent, les faisait recopier pour les répandre. On lui est

redevable de 4 gros volumes de Conférences de Monsieur Vincent que Mademoiselle Le Gras avait recueillis sans avoir eu le temps de les rédiger. Outre celle-là, elle a encore rédigé celles où l'on s'est entretenu des vertus des Sœurs défuntées. Les procès-verbaux des Conseils furent rédigés par Sœur Mathurine. Monsieur Vincent et Mademoiselle Le Gras la regardait comme un sujet bien accompli et très propre à être mis en œuvre. Elle part à La Fère comme Sœur Servante, à Belle Isle en Mer. Après Belle Isle, elle fut élue Assistante et, peu de temps après, c'est le généralat qui durera pendant 21 ans. Elle avait 37 ans. Ce fut dès lors une extrême angoisse qu'elle ne ressentit pas moins par la suite toutes les fois qu'elle fut nommée à cet office. Seule la soumission à Dieu était capable de lui faire « baisser le col » sous un si pesant fardeau. Monsieur de Chevremont disait à la conférence de ses vertus, « qu'elle s'est consommée à la façon du flambeau, c'est-à-dire en éclairant le prochain ».

C'est dans cette longue période du généralat que Sœur Mathurine a laissé pour les Sœurs le bouquet spirituel, toujours d'actualité :

- « *La langue est l'interprète du cœur...*
- *il faut se laisser gouverner pour être humble*
- *Régalez-vous toujours sur la charité*
- *Il faut se rendre fort attentive à la voix de Dieu qui nous parle au fond du cœur*
- *Ah, mon Dieu, comment peut-on vivre en repos en suivant ses propres lumières ! Heureux sont ceux qui se laissent conduire*
- *Les Constitutions, disait-elle, n'étaient faites que pour être observées et qu'il était de la dernière conséquence de n'en omettre aucune ; et lorsqu'on méprisait les petites choses, on négligeait incontinent les grandes. »*

Après la mort de sainte Louise.

Sœur Mathurine est Sœur Servante à Belle Isle. Sœur Marguerite Chétif succède à sainte Louise par nomination de Monsieur Vincent ce 14 septembre 1660. Dans son désarroi, elle écrit à Mathurine Guérin, lui demandant son aide : « *Je vous supplie très humblement, ma chère Sœur, de me tant obliger de m'envoyer par écrit un recueil des principales vertus que vous avez remarquées en défunte Mademoiselle notre très chère et honorée Mère, spécialement en ce qui regarde notre conduite et ce, afin que je tâche moyennant l'aide de Dieu, de l'imiter en ce que je pourrai. Vous voyez le besoin que j'en ai et comme Dieu vous a fait cette grâce d'être si longtemps auprès d'elle, j'espère que j'apprendrai de vous ce qui me sera le plus nécessaire. Je vous prie, ma chère Sœur, ne me refusez pas cette charité, dont j'ai si grand besoin...* » (Cf Document n° 822).

Sœur Mathurine tarde à répondre à cette demande si humble et affectueuse en même temps. Quelques mois après, elle prend la plume : « *Je vous ai déjà déclaré que je crains, en vous donnant le mémoire de ce que j'ai pu remarquer en feu Mademoiselle, notre chère supérieure que cela ne fasse tort au lieu de profiter... c'est cette considération qui m'aurait tenu dans le silence* ». Et Sœur Mathurine se lance dans un écrit de dix pages imprimées commençant par une petite remarque consolante : « *J'ai remarqué en cette bonne âme tant de vertus que je ne sais par laquelle commencer : sa foi dans la vie quotidienne, son espérance avec la grâce de Dieu et la conduite de Monsieur Vincent dans la fondation de la Communauté au service des pauvres* »... Et Sœur Mathurine ajoute qu'il fallait une forte espérance pour l'entreprendre, il n'était pas besoin d'une médiocre charité pour le poursuivre. « *Patience, support, vigilance, prudence, humilité, grand zèle pour la perfection de ses sujets étaient son pain quotidien* ». *Les jours et les années difficiles ne manquent pas mais Louise revient toujours à la conduite de la Providence et à la patience de Monsieur Vincent qui disait que Dieu purgeait sa Compagnie de ce qui pourrait lui nuire. Un long développement sur la pédagogie dans la formation des Sœurs dans des moments difficiles témoignait de sa charité qui se connaît par les lettres écrites de sa main à chaque Sœur en particulier* ».

Sœur Mathurine complète par une confiance personnelle : « *Lorsque j'avais le bonheur d'écrire ses lettres, je n'en considérais pas alors les beaux enseignements, mais j'admire à présent avec quelle diversité elle les donnait. Aux unes, elle inculquait l'observance des règles ; à l'autre, la crainte ; à celle-là, le pur amour de Dieu ; ainsi de suite. Elle ne se lassait pas d'écrire et portait nos Sœurs à faire de même, disant que ce moyen et les petits présents entretenaient l'amitié... elle gardait ce qu'elle savait des défauts de Sœurs ... le soin qu'elle avait du bien général, tant spirituel que temporel, était admirable...*

Je lui ai vu essayer d'inculquer le plus, c'est l'esprit de pauvreté, d'obéissance et d'humilité... Quand elle voyait qu'on était toutes ensemble, elle témoignait grande joie de ce que Notre-Seigneur, disait-elle, était au milieu.

Une dernière remarque pour la conduite des Sœurs : elle disait qu'il ne fallait pas mépriser les grâces naturelles qu'on reconnaît aux personnes, parce que c'est un grand moyen qu'elles ont de bien faire car, disait-elle, s'il fallait se contraindre et forcer son naturel, nous ne ferions pas ce que nous faisons quand notre inclination s'y porte ».

Pour achever ce long discours de Sœur Mathurine sur quelques principes qui habitaient sainte Louise pour la conduite des Sœurs et le développement de la petite Compagnie, elle rappelait ce qui était nécessaire aux Filles de la Charité : une forte confiance en Dieu, un abandon entre ses mains pour faire ce qu'il voulait, ne regardant ni office difficile, ni bas, ni relevé, un délaissement de soi dans les peines intérieures, ne les regardant pas comme siennes, mais comme un moyen d'honorer celle de Notre-Seigneur et que c'était à la vertu solide qu'il fallait aspirer... »

NICOLAS GOBILLON

Curé de Saint Laurent, premier biographe de la vie de sainte Louise de Marillac.

Qui est Nicolas Gobillon ?

Né le 26 septembre 1626, d'une noble et ancienne famille dans la province du Perche, il est le petit-fils de Nicolas Gobillon, avocat du Roy à Mortagne et de demoiselle Jacqueline de Surmont, d'une des plus illustres maisons de cette Province, par l'ancienneté de sa noblesse qui avait la qualité de chevalier, il y a 500 ans. Son oncle est lieutenant général de Mortagne. Cette famille s'était toujours distinguée tant dans l'épée que dans la robe.

Le 25 août 1653, il est diacre, bachelier et de la Compagnie de la Sorbonne. En 1655, il est curé à Saint Pierre de Brétigny, qu'englobait l'ancien diocèse de Paris. Il arriva à Saint Laurent peu après la sainte mort de la fondatrice des Filles de la Charité, **il allait être son premier biographe**. Le premier vicaire de son successeur, s'exprime dans une courte notice à son sujet :

« Le célèbre Monsieur Gobillon, curé de Saint Laurent, si recommandable par ses mérites et ses talents, pour ses sublimes connaissances, comme le plus grand théologien de son temps, comme l'oracle des docteurs de la Faculté de théologie de Paris, dont il était devenu par son grand âge, le Doyen et qui, par sa profonde érudition, mérita la confiance de tous les Cardinaux du Royaume qui le choisirent pour être leur conseiller et leur Grand Vicaire et, en outre, Supérieur de 18 communautés ecclésiastiques ou religieuses. Le roi lui-même, semble-t-il, partageait la confiance qui lui était faite. Louise XIV désigna Nicolas Gobillon au nombre des sept personnages, parmi lesquels les deux vicaires généraux, qui devaient choisir l'un pour l'établir Supérieur à Port-Royal. En 1663, ses pairs lui témoignèrent une aussi flatteuse estime. L'Assemblée de la Faculté de Sorbonne le nomma l'un des dix députés chargés d'élaborer une déclaration à présenter au Roi et au Parlement sur les « véritables sentiments de la Faculté touchant l'autorité royale »ⁱⁱ.

Grâce à ces textes, Monsieur Gobillon est mieux connu ; ses talents lui sont d'un grand secours pour présenter Louise de Marillac avec l'aide des documents fournis par Sœur Marguerite Chétif et Sœur Mathurine Guérin. D'autres textes paroissiaux donnent les détails sur le convoi funèbre de Louise de Marillac, expression des usages de ce temps.

« Mémoire pour le convoi de défunte Louise de Marillac », veuve de noble homme Antoine Le gras, Conseiller, Secrétaire ordinaire de feu Marie de Médicis, Reine de France.

Institutrice et Supérieure générale des Filles de la Charité, dites Servantes des pauvres malades des Paroisses, décédée en la maison Faubourg et devant Saint Lazare, et enterrée dans l'église Saint Laurent, sa paroisse, en la chapelle de la Visitation de la Sainte Vierge, le mercredi 17 avril 1660.

1. Pour l'assistance personnelle de Monsieur le Curé : à la volonté des parents
2. Pour la messe haute, Prose et Libera
3. Pour le droit de paroisse
4. Pour les Assistants des Prélats du chœur et porteurs au nombre de 18.

5. Pour quatre enfants de chœur

Reçu quinze livres pour le contenu ci-dessus des mains des Filles de la Charité, ce 8 avril, au dit an 1660. Signé Prévost.

Les droits de l'église n'étaient pas compris dans le texte précédent : sonnerie à volonté, parements de velours du chœur, les chandeliers, présentation et haute Croix, l'ouverture en terre à la chapelle de la Visitation. Le paiement est certifié par la note suivante :

« *Je soussigné, cleric de l'œuvre de ladite église Saint Laurent, confesse avoir reçu pour les droits de l'église du convoi dont les parties sont ci-dessus, la somme de 21 livres 19 sols, par les mains des Sœurs de la Charité, dont je les quitte, et tous autres frais payés, ce 8^{ème} jour d'avril 1660* ». Signé Houel.

Monsieur Gobillon prend sa paroisse en main. Documents et appendices se succèdent. Un chapitre est consacré au service des pauvres « des Filles de la Charité » pris probablement dans les Ecrits de Louise de Marillac ou les Règles communes de 1672 signées par Monsieur Alméras et scellé de son sceau.

MONSIEUR GOBILLON, PREMIER BIOGRAPHE DE LOUISE DE MARILLAC

1676 !

Monsieur Gobillon, n'ayant pas été présent à Saint Laurent pendant la vie de sainte Louise, connaissait les Filles de la Charité et leur dévouement animé par leur fondatrice, comme il l'appelle. Il est émerveillé de l'ensemble : les Filles, la fondatrice, les pauvres, les écoles. Il s'enquiert. Sœur Marguerite Chétif et, plus tard, Mathurine Guérin, lui portent secours avec les Ecrits et les entretiens.

Après quelques années, le livre est prêt et commence par une lettre à la Reine, complété par ses avertissements à lui, les approbations des Prélats et des Docteurs. La table des matières, très complète, incite non seulement à la lecture mais à l'approfondissement et à la méditation. Le livre n'est pas sans failles, la recherche d'aujourd'hui a permis des mises au point sérieuses.

La Lettre à la Reine

Dès les premières lignées, le but de l'écrivain est clair : « *Je ne puis écrire la vie d'une célèbre Fondatrice de nos jours sans parler en même temps de l'origine d'une Communauté de filles dont elle a fait l'établissement... C'est une Compagnie qui se consacre au service des pauvres pour les assister en toutes sortes de misères, de besoins...* »

En quelques pages, l'initiative est du roi et de la reine avec des paroles louangeuses pour toutes les pauvretés. Il n'est pas question de saint Vincent mais si les pauvres, quels qu'ils soient, sont privés de la douceur, de l'assistance de leurs familles, il (le roi) supplée à ce défaut avec abondance, en les faisant servis dans leurs maladies par des filles charitables qui, par un engagement plus étroit, plus saint que toutes les liaisons de la nature, s'attachent à les secourir dans tous les besoins de l'âme et du corps...

« *Quelque petite que soit leur Compagnie en elle-même, elle est grande, considérable par la qualité de ses sujets, elle est grande, considérable par l'étendue de ses emplois... c'est pour cette raison, madame, que cette Compagnie ayant voulu faire donner au public l'histoire de sa Fondatrice, pour déclarer à toute l'Eglise les desseins de sa vocation, les dispositions de son zèle, elle a cru qu'elle se devait adresser à Votre Majesté pour implorer le secours, la protection de sa piété royale dans l'exercice de ses emplois...* »

Les salutations respectueuses à la Reine terminent ce texte.

L'ouvrage de Monsieur Gobillon est précédé de l'avertissement par quelques mots humbles et élogieux à la fois.

« *Le détail d'une vie si sainte n'a pas été remarqué avec le soin et l'exactitude qu'il mériterait et je n'ai pu prendre qu'une idée générale de ses vertus sur les mémoires qui m'ont été communiqués. On m'a mis entre les mains qui regardent l'Institution de sa Compagnie et les établissements différents qu'elle a faits. J'ai lu quelques-unes de ses lettres et des extraits qu'elle a laissés de ses Méditations et de ses conférences : j'ai consulté les personnes qui ont eu part à ses desseins et dont la mémoire a pu rendre quelque témoignage de ses actions et sur cela, j'ai donné le plan de mon histoire qui aurait été plus considérable, si j'avais pu découvrir toute la matière qui en pouvait faire la composition...* »

Monsieur Gobillon ajoute après cette description de ses recherches : « *les pensées que j'y ai trouvées répandues, m'ont paru si solides, si élevées et si touchantes, que je les ai jugées dignes d'être recueillies pour l'instruction de ses filles, rien n'étant plus capable de leur inspirer l'amour et la fidélité pour leur vocation, que les paroles de leur Mère, animées et remplies de son Esprit...* »

Note complémentaire

Monsieur Gobillon était certes le premier biographe de Mademoiselle Le Gras mais, au moment de la béatification de saint Vincent, on lui a ajouté un autre fleuron peu connu.

Sœur Marie de Geoffre a relevé quelques extraits du procès de béatification et de canonisation du vénérable serviteur de Dieu Vincent de Paul.

Dans les notes explicatives du témoignage de Monsieur Gobillon, 139^{ème} témoin, prêtre, docteur en théologie de la Sorbonne, Vicaire général du Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, 79 ans et curé de Saint Laurent, on peut lire :

« *Louise de Marillac (Mademoiselle Le Gras) co-fondatrice de la Compagnie des Filles de la Charité... que Louise de Marillac, veuve Le Gras, soit fondatrice de la Compagnie des Filles de la Charité avec saint Vincent de Paul, c'est un fait tellement établi par la tradition, par les dépositions mêmes du procès de saint Vincent (quoiqu'on se soit uniquement alors attaché à la personne de saint Vincent) il est presque superflu d'en indiquer les preuves. Elles se trouvent dans les divers extraits des actes de la Compagnie, dans les lettres de saint Vincent, dans celles de Mademoiselle Le Gras, dans les témoignages de la postérité, et spécialement dans le livre déposé au procès de canonisation de saint par Monsieur Gobillon, docteur en Sorbonne, curé de la paroisse Saint Laurent à Paris, 139^{ème} témoin dans ce procès, lequel livre est intitulé « Vie de Mademoiselle Le Gras, fondatrice et première supérieure des Filles de la Charité, servantes des pauvres malades (Edition 1676). Il nous semble donc que tous les témoignages du procès se rapportant à la fondation de la Compagnie, peuvent s'appliquer à Mademoiselle Le Gras au même titre qu'à saint Vincent et que l'argument qu'on a tiré de l'excellence de la vocation et des œuvres des Filles de la Charité en faveur de la sainteté de leur fondateur peut servir à établir aussi celle de leur fondatrice ».*

1769 !

L'édition de Monsieur Gobillon étant épuisée, un nouvel ouvrage est mis en circulation avec l'indication « **La vie de la vénérable Louise de Marillac... par Monsieur Gobillon, curé de Saint Laurent, revue, corrigée et augmentée par Monsieur Collet, Prêtre de la Congrégation de la Mission, docteur en théologie.**

Dans son avertissement, l'auteur reprend des pages entières de Monsieur Gobillon en ajoutant quelques indications personnelles : « *Voilà ce que dit Monsieur Gobillon, je n'ai pas été beaucoup plus heureux que lui en fait de nouvelles découvertes : la mémoire des événements passe bientôt avec ceux qui en étaient témoins. Mais les Filles de la Charité du faubourg Saint Denis m'ont fourni quelques pièces qui pourront servir et à faire connaître de plus en plus la vertu de leur sainte Mère et à nourrir la piété de celles à qui ces moments étaient inconnus ».*

Ainsi, à quelques additions près, de quelques tournures un peu différentes, c'est toujours Monsieur Gobillon qu'on va lire.

1886 !

Un siècle après la publication de Monsieur Collet, **le Supérieur général, Monsieur Antoine Fiat, présente un nouvel ouvrage en quatre petits volumes** « *qui se recommande de lui-même à votre piété filiale* » écrit-il. La vie que l'on vous offre n'est pas une œuvre moderne, écrite en un style élégant : son principal mérite est son ancienneté et son incontestable véracité. C'est la vie de votre vénérable Mère, telle qu'elle fut écrite en 1676 par Monsieur Gobillon, curé de Saint Laurent, sa paroisse. Nous lui donnons la préférence sur toutes les autres parce qu'elle présente, au point de vue de la béatification qui se poursuit en ce moment, des garanties tout à fait exceptionnelles.

Les archives de la Maison-Mère renfermaient des trésors qui trouveront ici leur place et dont toute la Compagnie sera heureuse de profiter. Ce sont :

1. Les remarques des premières Filles de la Charité sur les vertus de Louise de Marillac que l'on joint aux conférences du saint Fondateur sur le même sujet.

2. L'histoire de l'exhumation et la translation du corps de cette humble servante de Dieu.

3. Le récit de quelques grâces extraordinaires obtenues par son intercession.

Le second volume contient les Ecrits de votre vénérable Mère sous les titres de Méditations, Pensées, Avis, Maximes. On trouvera dans le troisième volume un choix des lettres de la vénérable Fondatrice. Le quatrième volume fait suite.

Le Père Fiat termine sa présentation par quelques mots spécifiant le but : « *Une sorte de manuel où chaque Fille de la Charité voudra en son particulier étudier le véritable esprit de sa sainte vocation* ».

Ces trois ouvrages importants ont été écrits à des époques éloignées les unes des autres. Ils témoignent de la sainte vie de Louise de Marillac dans la conformité à la volonté de Dieu sous la conduite de l'humble Monsieur Vincent. **Mais tout n'est pas dit !**

SŒUR MARIE DE GEOFFRE DE CHABRIGNAC

Remarques : Sœur Marie de Geoffre de Chabrignac, décédée le 2 décembre 1893 à la maison principale de Paris, âgée de 59 ans, 35 ans de vocation.

Les premières lignes de sa notice parlent déjà de Louise de Marillac : « *Pour toutes les personnes qui ont connu Sœur Geoffre, la nommer, c'est évoquer la pensée de notre pieuse Mère, c'est ranimer cette grande figure, c'est la montrer déjà dégagée de l'ombre chère à son humilité, c'est faire entrevoir le jour où la voix de l'Eglise, inondée de lumière, elle apparaîtra enfin dans toute sa beauté* ».

Depuis ses premières années de vocation, son culte pour la vénérée Fondatrice avait singulièrement grandi. Elle ne disait plus : « *Pourquoi Notre Mère n'est-elle pas canonisée ? Mais : Notre Mère doit être canonisée. Dieu veut que Notre Mère soit canonisée* ».

En 1875, Mère Louise Lequette lui donna une Sœur expulsée du Mexique au moment des troubles et très capable de s'appliquer à des travaux d'écriture. Il y avait longtemps que Sœur Geoffre désirait scruter les mystères de cartons renfermant des écrits que personne n'avait interrogés. Pendant 10 années, elle poursuivit ce labeur et auquel la Communauté devait l'exhumation des précieux écrits de Louise de Marillac. Jusqu'alors, on ne connaissait que les courts extraits de Gobillon. Dans la notice nécrologique, nous lisons le détail impressionnant de ses trouvailles, relevées sous forme de deux volumes : l'un est composé de pensées, d'avis, de règlements et l'autre comprend 727 lettres enrichies de nombreuses annotations qui révèlent des concordances qui permettent de reconstituer l'histoire de la naissance de la Compagnie et de ses œuvres. Aussi a-t-elle pu déposer au procès informatif le 27 septembre 1887 : « *J'affirme, sous la foi du serment que j'ai prêté avant d'être interrogée, qu'aucune précaution n'a été omise pour que le texte fut absolument conforme à l'original. Les pièces ont été relues maintes fois... je tiens à témoigner de l'intégrité du texte, de la façon la plus positive et la plus claire, afin que ce témoignage puisse servir lors de l'examen canonique des écrits, si je ne suis plus là pour le renouveler* ».

L'heure de la glorification de Louise de Marillac n'a pas encore sonné. A partir de 1882, dans un Conseil, la Communauté a pris la décision de solliciter la béatification de la vénérée Fondatrice. C'est le 16 juin 1882 que le Conseil se réunit en séance extraordinaire. Le Supérieur général, Monsieur Fiat, exposa le but de la réunion qui était d'examiner s'il y avait lieu d'entreprendre la cause de béatification de Louise de Marillac, ajoutant que l'autorité diocésaine s'était montrée disposée à favoriser la cause.

Le 30 août de la même année, une circulaire du Supérieur général annonçait l'heureuse nouvelle à toute la Communauté et posait aux Sœurs servantes une série de questions destinées, les unes à établir **la réputation constante de sainteté de la servante de Dieu** dans chaque maison de la Compagnie ; les autres à recueillir ses écrits ou à provoquer la communication **des grâces reçues par son intercession**. Les réponses affluèrent de France et de l'étranger. Sœur Marie de Geoffre classait, dégageait ce qu'elle considérait d'utile pour en faire un recueil, elle fouillait à nouveau les archives de la Communauté, celles des maisons les plus anciennes de Paris et des environs ; passait de longues heures aux Archives Nationale, à la bibliothèque Mazarine, à Sainte Geneviève... Devant le tribunal ecclésiastique, elle a déposé une liste

de 116 ouvrages dans lesquels elle avait relevé des témoignages de la sainteté de notre « Mère » et de sa participation aux œuvres de saint Vincent.

Le 2 avril 1886 s'ouvrit le procès informatif qui se prolongea jusqu'au 18 décembre 1890. Durant cette période, Sœur Geoffre continua ses recherches, reprit mot par mot la révision des autographes, confronta les conférences de saint Vincent relevées par Louise de Marillac, les classa, les groupa dans un recueil.

Pendant ce temps, les Sœurs des diverses Provinces appelées pour déposer au procès, se succédèrent. Sa propre déposition occupa 18 séances du tribunal à Saint Lazare, salle des reliques, en présence de trois juges, du promoteur et du notaire ecclésiastique délégués par le Cardinal-Archevêque de Paris.

Sœur Geoffre n'a pas connu sur terre le résultat de son aspiration : « Notre Mère sera canonisée ». Béatifiée le 9 mai 1920 par le Pape Benoît XV, Louise de Marillac sera canonisée le 11 mars 1934 par le Pape Pie XI. Le 10 février 1960, le Pape Jean XXIII la déclare patronne de tous les travailleurs sociaux chrétiens.

Sœur Geoffre, émue un jour jusqu'au fond de l'âme des paroles par lesquelles le successeur de saint Vincent venait de terminer sa conférence pour la rénovation des saints vœux, exprimait le désir de pouvoir les écrire en lettres d'or dans le cœur de toutes les Filles de la Charité.

« Je désire ardemment que Louise de Marillac occupe au foyer domestique la place qui lui est due, que chacune de ses filles professe pour elle la plus haute estime et la confiance la plus filiale, et que toute la communauté, saintement fière de sa très digne fondatrice, se groupe autour de sa bannière et marche résolument sur ses traces... Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne ».

Aujourd'hui, il est possible d'admirer, de contempler tous ces écrits concernant sainte Louise de Marillac, aux Archives de la Compagnie, de se pénétrer de ses écrits, de ses enseignements par les ouvrages que nous connaissons traduits dans les différentes langues à la disposition de chaque Fille de la Charité.

Sœur Claire HERRMANN
Service des Archives

Préparation de l'année jubilaire du 350^e anniversaire de la mort de nos fondateurs

Les Fondateurs : Deux vies différentes et parallèles, un même destin

Tout au long de l'histoire de l'humanité, le Fils de Dieu a continuellement cherché qui pourrait se charger de la mission de libérer les indigents de la pauvreté. A la fin du XVI^{ème} siècle, il jeta les yeux sur deux êtres humains, un homme et une femme. Elle était du nord de la France, il était du sud-ouest. Mais Il savait qu'ils se rencontreraient à Paris. Cette rencontre était nécessaire pour fonder la Compagnie des Filles de la Charité, un des piliers de la mission de salut des pauvres aussi bien sur le plan humain que sur le plan spirituel.ⁱⁱ Qui étaient cet homme et cette femme? Elle s'appelait Louise de Marillac et lui : Vincent de Paul. Leurs vies étaient très différentes, mais ils allaient cheminer de façon parallèle vers le même destin, comme s'ils étaient dirigés par une force divine que Vincent de Paul appelait la Providence.

SAINT VINCENT DE PAUL

Vincent de Paul naquit au village de Pouy, près de Dax, dans les Landes de Gascogne. Le paysan du sud-ouest français n'était pas dans la même situation sociale et économique que ceux du reste de la France, dont parlent les historiens. Le Pays Basque, le Béarn, la Guyenne et la Gascogne étaient de petits *Etats* avec un Parlement, une administration et une fiscalité autonomes. Ils avaient créé une paysannerie propriétaire de ses terres où il y avait très peu de métayage. La famille de Paul n'était pas pauvre, même si elle était susceptible de le devenir en temps de guerre et de mauvaises récoltes. Du côté de la mère, il semble que les Moras étaient des bourgeois et les Maîtres du domaine de Peyrouxⁱⁱ à Orthevielle situé à 20 km au sud de Dax. Ils avaient une série de droits sur les habitants et les terres du village : la justice, l'ordre, l'imposition de leur four, du moulin, du pressoir, etc. pour lesquels ils recevaient des rétributions. Ils étaient aussi exempts de nombreux impôts. Il semble aussi que plusieurs frères de sa mère étaient avocats et fonctionnaires et qu'une personne de la famille Moras, peut-être les grands-parents de Vincent de Paul, avaient une maison au village de Pouy.

Du côté de son père, les Paul étaient de gros paysans, avec des terres, une forêt et du bétail à Pouy et dans d'autres endroits près de Dax, comme par exemple au village de Saint-Paul. Comme c'était une famille de fonctionnaires, de bourgeois et de gros paysans, on suppose qu'ils étaient influents dans la société du lieu. On peut donc dire que Vincent de Paul appartenait à une famille qui pouvait, de par sa condition, selon la coutume et la mentalité sociale de l'époque, aspirer à monter dans l'échelle sociale et ecclésiastique sans contredire l'évangile. On a pu voir cela aussi dans les familles de Saint-Cyran, Bérulle, François de Sales, Arnauld, Marillac, Attichy, etc. C'est ce que Saint Vincent et Sainte Louise prétendirent aussi pour le fils de Louise : Michel Le Gras. Cette coutume ne pouvait se réaliser que dans les familles qui pouvaient se le permettre, par leurs relations d'influence, pour la collation de bénéfices ecclésiastiques qui appartenaient au roi, aux nobles, à la haute-bourgeoisie ou le haut-clergé. Si cela se faisait, c'est que c'était normal à l'époque, ajoutons aussi que selon la coutume, les pauvres cadets de ces familles étaient destinés à l'administration publique, à entrer au couvent ou à embrasser l'état sacerdotal. Aucune de ces aspirations ne s'opposait directement à l'Evangile, parce qu'alors, la séparation du monde et de la transcendance était inconcevable. La société française était du genre sacré; le sacré imprégnait tout, il n'y avait pas de distinction entre le domaine social, politique et religieux. A la fin du XVI^{ème} siècle, avoir ou ne pas avoir de vocation dépendait généralement du bénéfice familial ou des besoins de l'Eglise. Saint Thomas et le Concile de Trente ne demandaient au prêtre qu'une vie sans tâche et un certain savoir pour exercer son ministère.ⁱⁱ La notion de vocation personnelle fut une nouveauté dans la France du XVII^{ème} siècle, introduite par Bérulle et propagée par Olier, Bourdoise et les Oratoriens, les Sulpiciens et les prêtres de Saint Nicolas du Chardonnet.

A l'initiative de Monsieur de Comet, juge et parent des Moras, la famille de Paul s'efforce d'améliorer la situation sociale de la famille, elle choisit l'état clérical pour Vincent avec son consentement. Pourquoi ? Peut-être le jugeaient-ils capable d'assumer les études ecclésiastiques et d'accéder à un poste important dans l'Eglise. A l'âge de quinze ans, Vincent partit au collège de Dax pour étudier. Il réussit à passer trois années en une, et en deux ans il se prépara à étudier la théologie. En outre, il fut considéré apte à s'occuper en tant que précepteur des enfants de Monsieur de Comet. Tout cela nous fait supposer que,

tandis qu'il était encore enfant, même s'il gardait le bétail, il dut avoir un professeur particulier, soit à la maison, soit et c'est le plus probable, quand il séjournait chez ses grands-parents maternels.

Peut-être que ceux-ci se rendirent compte de sa piété. Et même si, plus tard, son caractère devint plutôt morne et brusque, il avait un tempérament affectueux et sensible : une dévotion enfantine envers la Vierge; il donnait des aumônes de poignées de farine ou de 30 sols aux pauvres; il versa des larmes quand, à vingt ans, récemment ordonné, il alla à Rome et vit la tombe des apôtres; quand il rendit visite à sa famille, il versa aussi des larmes à l'idée de ne pas pouvoir les aider financièrement. Quelques années plus tard, il s'écriera : "*Pensez-vous que je n'aime pas mes parents? J'ai pour eux tous les sentiments de tendresse et d'affection qu'un autre peut avoir pour les siens; et cet amour naturel me sollicite assez de les assister*"ⁱⁱⁱ. Vincent était un jeune homme bon, il pensait accomplir ses obligations de prêtre et aussi chercher les moyens d'assurer le bien-être matériel de la famille. A cette époque-là, il n'y avait aucune opposition entre mener une vie sincère de prêtre et ce désir d'aider la famille. De nos jours, il n'y a pas non plus d'opposition quant à l'Evangile, au fait que de bonnes familles désirent que leurs enfants étudient, acquièrent des diplômes et recherchent des postes élevés dans la société et dans l'Eglise.

Il en était de même pour Vincent de Paul. En 1638, quand il était déjà « saint », il écrivait à Louise au sujet de l'avenir de son fils Michel : "*J'ai parlé à M. Pavillon de Monsieur votre fils, j'estime qu'il est à propos qu'il achève sa théologie, qu'il se fasse prêtre, qu'il s'exerce quelque temps dans les exercices de piété convenables aux ecclésiastiques, et, cela fait, je ne fais aucune difficulté que ledit Sr Pavillon ne le reçoive. Hors cela le jeune homme serait inutile audit Sr Pavillon et aurait une peine insupportable à soi-même de se voir dans des montagnes à l'extrémité du royaume, sans rien faire et inhabile à tout emploi. Au nom de Dieu, Mademoiselle, croyez-moi en cela, je sais ce que c'est. J'espère que si Monsieur votre fils fait ce que je viens de dire, il ne manquera pas de bons emplois ; s'il plaît à Dieu que je vive, je vous promets d'en avoir soin comme s'il était de mon sang*". (Mission et Charité XV, 19).

Il semble que Vincent considérait le désir humain de prospérer dans la vie, comme quelque chose que Dieu aurait inscrit dans l'être en créant l'univers. En accord avec la nature, Il aurait mis dans l'être humain l'amour propre, la responsabilité et la lutte pour le bonheur personnel, familial et social comme si la sainteté consistait uniquement à vivre selon la nature humaine programmée par Dieuⁱⁱ et qu'en vivant ainsi, on accomplissait sa volonté.

Cette mentalité pourrait expliquer le fait que, lorsqu'il retourne à son village en 1623, il ressent profondément une tentation face au manque de justice. Ses frères et sœurs lui ont peut-être fait des reproches : la famille a dépensé pour sa formation, on a même vendu une paire de bœufs, pour qu'il puisse ensuite les aider à avoir une vie meilleure. C'était une des manières d'investir l'argent à cette époque. Alors, en plus de l'affection qu'il avait pour sa famille, peut-être se sentait-il coupable d'une injustice à leur égard. Mais, il pensait aussi qu'un : "*ecclésiastique qui a quelque chose le doit à Dieu et aux pauvres*" (Coste XII p.219). Alors, pour tranquilliser sa conscience et faire justice, il céda à ses frères et sœurs tous les biens dont il avait hérité de ses parents et en plus neuf cents livres (Coste XIII, p. 61...).

A 19 ans, il est ordonné prêtre. Vincent dit que c'était une chose assez courante à l'époque (Coste XI p. 118), personne ne s'en scandalisait; le concile de Trente n'était pas encore appliqué en France; la période des grands réformateurs n'était pas encore arrivéeⁱⁱ. Après son ordination, il voulut être curé de Tihl, une paroisse proche de son village natal. Il le demanda mais en vain. Même si la charge d'âmes était un bénéfice avec une rémunération appréciable, cela ne veut pas dire qu'il aurait vécu confortablement de ses rentesⁱⁱ. Dire que cela était son *seul* but est une affirmation toute gratuite. Et, quelques années plus tard, lorsqu'il fut nommé curé à Clichy et à Châtillon, il était heureux.

La Providence veillait : s'il avait pris le poste de Tihl, il n'aurait pu fonder la Compagnie des Filles de la Charité : car une Association ou une Confrérie devait être parisienne et non provinciale, pour qu'elle naisse et se développe, mais Vincent n'aurait pas rencontré Louise de Marillac, qui s'est révélée aussi indispensable que lui dans cette fondation, pour l'organiser et la diriger. De plus, Vincent a les qualités d'un paysan capables de fonder une Compagnie de paysannes, consacrées pour le service des pauvres : il était tenace, habile, créatif pour surmonter les difficultés et chercher des solutions; issu d'une famille généreuse, capable d'aider les pauvres, il a une capacité de relations nécessaires pour être prêtre. C'est par la suite qu'il comprendra que tout cela l'avait préparé à fonder une Compagnie de style nouveau à cette époque.

A Paris

Vers la fin de l'année 1608, Vincent arrive à Paris. Il semble qu'après avoir fini ses études à Toulouse, il séjourna à Rome et, selon ce qu'il raconte, il fut captif en Tunisie durant deux années. Même si certains biographes n'y croient pas, moi je l'admets car une aventure aussi invraisemblable, que lui-même raconte à un juge et avocat de Dax, ne peut être que vraie, d'ailleurs celui-ci aurait pu vérifier cette information. Vincent avait 27 ans quand il l'écrivit et il savait ce qu'il faisait. C'était un homme d'une certaine maturité et une personnalité affirmée. Il apparaît comme un bon prêtre qui veut vivre le mieux possible sa vie sacerdotale. Je pense que ce passage douloureux augmenta en lui la dévotion sacerdotale qu'il avait gardée et pouvait lui faire sentir les souffrances des malheureux.

A Paris, vers 1602, des cercles de spiritualité commençaient à prendre de l'importanceⁱⁱ. L'un des plus fameux était celui qui se réunissait à l'Hôtel de Barbe Jeanne Avrillot, épouse de Pierre Acarie. Après son veuvage, Madame Acarie entre au Carmel et prend le nom de Marie de l'Incarnation (Bienheureuse). Son cercle était fréquenté par son cousin Pierre de Bérulle, André Duval, Ange de Joyeuse, Benoît de Canfield, Brétigny, Gallemant, Michel de Marillac, la Marquise de Maignelay (qui fait partie de la famille des Gondi) et beaucoup d'autres personnes. Tous suivaient les inspirations du chartreux Dom Baucousin et la spiritualité rheno-flamande à travers la *Perle évangélique*, le *Bref traité* d'Isabelle Bellinzaga (Gagliardi), la *Règle de Perfection* de Benoît de Canfield et les écrits de Sainte Catherine de Gênes. La plupart d'entre eux lisaient aussi les écrits de sainte Thérèse d'Avila et quelques uns de saint Jean de la Croix.

Peu après son arrivée à Paris, Vincent de Paul commence à fréquenter ce milieu de spiritualité, peu après son arrivée à Paris parce qu'il cherche la sainteté, ou parce que ces personnes l'invitent à leurs réunions. A travers la prière contemplative et le détachement, tous recherchent la sainteté ou, comme disait Bérulle, - *la divinisation*.

Ces personnes spirituelles du cercle Acarie, avaient beaucoup d'influence parmi les nobles. Tout indique que, vers la fin de 1609 ou début 1610, Vincent de Paul est considéré comme un prêtre qui cherche Dieu et, grâce à des renseignements postérieurs, nous savons qu'il s'adonne à l'oraison sous la direction de Bérulle. En 1610, il est nommé chapelain de la Reine Marguerite de Valois (Margot), répudiée par Henri IV. En 1611, il fait les Exercices à l'Oratoire et Bérulle le juge digne de remplacer le curé de Clichy, Monsieur Bourgoing, qui devenait Oratorien. Sous l'influence de Bérulle, l'année suivante, il est nommé précepteur des enfants de la puissante famille des Gondi.

La Nuit mystique de l'amour ou la saintetéⁱⁱ

Les personnes qui fréquentent le cercle de Madame Acarie vivent l'oraison et Vincent de Paul la pratique assidûment. Il progresse dans cette pratique. Vers 1614, alors qu'il est précepteur chez les Gondi, il entre dans la Nuit mystique que les biographes appellent la *tentation contre la foi*, mais elle semble être la Nuit Obscure des sens que saint Jean de la Croixⁱⁱ place comme une porte qui introduit à la contemplation appelée *oraison de quiétude*.

Dans cette Nuit, Vincent de Paul fait la grande offrande : donner sa vie pour l'autre, et demande à Dieu d'échanger avec son ami (le théologien rencontré au palais de la Reine Marguerite de Valois) sa situation douloureuse. Vincent comprend que Dieu a accepté son offrande et ressent le poids des doutes de son compagnon. Il n'en sera délivré que par un autre acte d'amour : *consacrer sa vie, par amour de Jésus-Christ, au service des pauvres*ⁱⁱ.

Ce n'est pas cette offrande qui l'a rendu « saint », mais c'est parce qu'il est déjà saint qu'il fait cette offrande. Dans son cheminement, en s'adonnant à l'oraison pour accomplir la volonté de Dieu et se libérer de toute attache, Vincent entre dans la nuit mystique des sens, une étape commune pour tous les chrétiens qui suivent Jésus. Cette offrande est le point d'orgue de l'effort réalisé par Vincent grâce aux vertus théologiques reçues au baptême. Ainsi, Vincent a atteint le détachement intérieur de lui-même au point de sacrifier sa vie pour ce théologien qui souffrait. A travers la contemplation, Vincent reçoit les 7 dons du Saint Esprit qui le purifie de lui-même. Par cette purification, appelé nuit mystique, il vit une « seconde conversion » telle que l'expliquent les théologiens de l'époque, Louis Lallemant. Comme expression de sainteté, Vincent s'offre à Dieu pour servir les pauvres qu'il visitait déjà durant ces années obscures, à l'Hôpital de la Charité que les Frères de Saint Jean de Dieu avaient fondé à Paris. A ce moment, Dieu le fait sortir de cette situation (C'est ainsi qu'Il procède avec ceux qui arrivent à cette étape de la vie spirituelle). Par deux fois, Vincent l'exposera aux Filles de la Charité (Coste IX p. 420 et 424). Nous pouvons dire qu'avec les dispositions personnelles et les dons reçus au Baptême, il a accueilli la force de

l'Esprit de Dieu qui l'a fait sortir de la Nuit mystique : malgré ses doutes, il cherchait la sainteté dans le service des pauvres. Il était saint, il aimait les pauvres, il était prêt pour la mission que Dieu allait lui confier, il avait seulement besoin de rencontrer Louise de Marillac.

SAINTE LOUISE

Louise de Marillac est l'autre personne dont Dieu a besoin pour sauver les pauvres d'une manière déterminée. Peu de mois avant l'arrivée à Paris de Vincent de Paul, en 1607, Louise, à l'âge de 16 ans, rencontre un Capucin de la rue Saint Honoré. Depuis trois ans, elle vivait dans une des nombreuses pensions qui existaient à Paris pour des jeunes filles de classe moyenne, elles avaient l'habitude de faire les travaux domestiques par elles-mêmes, pour ne pas augmenter le coût de la pension. Elle cherchait une réponse à une question qui lui rongeaient le cœur : Pourquoi avait-elle cette vie de souffrance? Elle dira et elle le méditera trois ans avant de mourirⁱⁱ, " *puisque'il m'a fait tant de grâces que de me faire connaître que sa sainte volonté était que j'allasse à Lui par la Croix, que sa bonté a voulu que j'eusse dès ma naissance même, ne me laissant presque jamais en tout âge, sans des occasions de souffrance*" (Sr. Charpy p. 707).

Née en 1591, elle est l'enfant naturel d'un ou d'une Marillac, nous ne le savons pas à ce jour. Elle est accueillie par le chef de la *Famille* Louis de Marillac qui la mène, peu de temps après sa naissance, au meilleur couvent de Paris (où sont éduquées les filles de la noblesse). Elle reçoit une bonne formation en lettres qui lui sera nécessaire lorsqu'elle sera fondatrice et Supérieure générale. Elle saura rédiger des Règlements, des mémoires, écrire des lettres et étonner les dames de la haute société, se présenter devant des Evêques ou des administrateurs civils.

A la mort de Louis de Marillac, elle est exclue de la Famille Marillac par ses membres et par les lois civiles, en raison des circonstances de sa naissance. Elle est placée dans une pension, où elle découvre la mentalité des servantes, elle apprend à gérer la vie domestique et les travaux de la maison, Plus tard, elle pourra les enseigner à ses filles.

Elle voulait être Capucine, mais les Marillac l'obligèrent à se marier Antoine Le Gras, bourgeois de classe moyenne (afin d'améliorer la position politique de la famille Marillac-Attichy).

Ce Capucin lui donna trois conseils : faire oraison, faire confiance à Dieu et collaborer avec sa volonté. C'est dans cette *collaboration pleine de confiance* qu'elle trouvera la solution à ses interrogations sur les mystères douloureux de sa vie. Louise s'adonne à l'oraison mais à la manière de ceux dont la spiritualité est fondée sur une mystique abstraite, la même que Bérulle a inculquée à Vincent de Paul.

Nuit mystiqueⁱⁱ

Avec le commencement de la maladie d'Antoine Le Gras, Dieu se présenta à elle, sans qu'elle le reconnaisse, dur et terrible, pour la purifier des tourments de sa vie intérieure. C'est la Nuit passive que Vincent de Paul a lui-même traversée, peu de temps avant. A la manière de saint Jean de la Croix, Dieu la purifiera jusqu'en juin 1623, puis d'une manière plus douce jusqu'en décembre 1625, à la mort de son mari. Pendant la maladie de son mari, l'esprit blessé de Louise laisse se développer un complexe de culpabilité parce qu'elle s'était mariée alors qu'elle avait pensé entrer en religion.

A travers ces événements, Dieu la purifie et lui révèle la mission qu'Il va lui confier, comme une suite de l'appel entendu alors qu'elle avait 16 ans ? La Nuit se termine le jour de la Pentecôte 1623. Le 4 juin, l'Esprit Saint achève la purification et lui annonce qu'Il va lui donner un nouveau Directeur spirituel et lui communique aussi qu'elle sera avec d'autres jeunes femmes au service des pauvres. Devenue « sainte », elle était prête pour la fondation de la Compagnie.

Ni durant cette purification passive, ni les années suivantes, Louise de Marillac ne comprit complètement le sens mystique, l'importance de cette « Nuit passive » pour sa vie spirituelle. Elle ne comprit pas que Dieu commençait à lui révéler sa vocation. Elle a dû considérer ce qu'elle vivait comme une réalité spirituelle parmi d'autres, connue par des personnes qui cherchent Dieu.

Veille de Pentecôte 1642 : chute du plancher.

Un autre événement lumineux est le miracle de la chute du plancher de la salle vide. La veille de la Pentecôte de 1642, devait avoir lieu une réunion avec l'assistance de Monsieur Vincent, des Dames de la Charité et de Louise. Alors qu'elle a annulé cette réunion, le plancher de la salle où celle-ci devait avoir

lieu, s'écroule. Pour Louise, la Compagnie est sauvée par Dieu (A 75). Elle commence alors à écrire une sorte de journal et y raconte ce que l'Esprit de Dieu lui avait annoncé dans la Nuit mystique de 1623 (A 3).

Alors qu'elle a 54 ans, la relecture de sa vie passée lui fait voir comment Dieu l'a guidée pour rencontrer saint Vincent et fonder avec lui la Compagnie des Filles de la Charité, sans qu'elle comprenne totalement ce dont il s'agissait. Elle devait être une Marillac, mais sans être noble, si elle l'avait été, elle n'aurait pas pu, à cette époque-là, être Fille de la Charité. A ce moment, elle comprend l'importance de sa formation humaniste reçue à Poissy et de son passage de servante dans la pension. Elle comprend aussi qu'elle n'aurait pas pu être *religieuse*, qu'elle devait se marier et que Dieu l'avait choisie parce qu'elle était veuve et qu'elle avait un fils. En ce temps-là, la femme célibataire n'était pas considérée, la femme mariée dépendait entièrement de son mari, il n'y avait que les veuves aisées, surtout si elles avaient un fils, qui pouvaient se considérer à égalité avec les hommes par rapport aux devoirs et aux obligations.

A ce moment-là, Louise comprend que sa vie, qu'elle considérait comme une lourde croix, lui avait donné la liberté nécessaire pour être fondatrice. Dieu l'avait choisie en raison de cette vie, avec ses qualités intellectuelles et affectives, ainsi que la formation humaine de la bourgeoisie. Avant d'avoir connu Vincent de Paul, elle avait collaboré inconsciemment avec Dieu, Le reconnaissant dans les événements de la vie. A 54 ans, elle comprend que Dieu lui a donné le charisme de fondatrice, précisément en raison de son état de vie, qui permettait la fondation des Filles de la Charité. Dieu lui fait rencontrer le grand directeur spirituel : Vincent de Paul, même si, de prime abord, il ne lui plaisait pas beaucoup. La rencontre de la femme du nord de la France avec l'homme du sud-ouest français s'était réalisée. Ceci se passa aux environs de Noël 1624 ou au début de l'année 1625.

Jusqu'à ce qu'elle fasse la connaissance de Saint Vincent, Louise n'avait pas eu la possibilité de se donner entièrement aux pauvres ; comme tous les gens dévots, elle faisait des aumônes. Son souci était l'union à Dieu, sa sanctification, celle de son époux et de son fils. C'est pour cela qu'elle s'adonnait à la prière. Après sa « Nuit mystique », son oraison deviendra contemplative et le restera tout au long de sa vie. Le fait de se donner à Dieu dans l'oraison sera la base de son don à Dieu dans les pauvres.

Cependant, il arriva un moment où la vie de Louise de Marillac et sa personne s'identifièrent aux pauvres, grâce à l'influence de Saint Vincent (Coste I p. 73-74). Son don à Dieu sera toujours constant, mais à partir du mois de mai 1629 jusqu'à sa mort, ce don à Dieu se réalisera à travers le service des pauvres en étant au service de la Compagnie qu'elle fonde avec saint Vincent et à laquelle elle appartient.

Toutefois, il y a une certaine différence entre le don de Sainte Louise aux pauvres et celui de Saint Vincent. Lui, il connaissait les pauvres depuis son enfance et ce don aux pauvres était en lui au plus profond de son être ; alors que Louise de Marillac, absorbée par la crainte du jugement de Dieu et son grand désir de se sanctifier, ce don aux pauvres lui vint de son directeur Vincent de Paul. Elle s'identifia aux pauvres de telle façon que, pour ainsi dire, son être se composait : d'une enveloppe extérieure (la peau), c'était les pauvres, tandis que l'intérieur de son être (la chair), fut toujours la vie intérieure qui allait directement à Dieu. En revanche, pour Saint Vincent, l'enveloppe extérieure (la peau) était sa vie intérieure; l'intérieur de son être (la chair), c'était les pauvres. Mais tous deux furent également fidèles au destin que Dieu avait voulu pour eux : de les servir et de les évangéliser.

Pour conclure, j'oserais affirmer que tout ce que sainte Louise est dans l'histoire de la charité pour les pauvres et de la Compagnie, elle le doit à saint Vincent. Mais, il faut dire aussi que la partie qui revient à sainte Louise dans l'Œuvre de Vincent de Paul, est d'une importance telle, qu'on pourrait penser que si elle n'avait pas été là, de nombreuses œuvres du Saint n'auraient pas vu le jour ou n'auraient pas duré après elle.

Père Benito Martinez, cm